SE

POU

DISC

166

395
B84

PETIT SÉMINAIRE
BIBLIOTHÈQUE
OTTAWA.

LE

SECRÉTAIRE CANADIEN

LETTRES

POUR TOUTES LES CIRCONSTANCES DE LA VIE.

(Lettres de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.)

DISCOURS, REQUÊTES, ADRESSES, SANTÉS
À PORTER, DEMANDES D'EMPLOI,
PENSÉES POUR ALBUM,
ETC., ETC.

P. N. BRETON
EDITEUR
1664, RUE SAINTE-CATHERINE, 1664

MONTRÉAL
N. F. & V. GUERTIN, IMPRIMEURS
79, RUE SAINT-JACQUES.

395.4
B844

Harvard College
Library

DES LETTRES.

Qu'elles sont nombreuses les personnes qui ne savent point trousser une lettre, et qui, se trouvant dans l'obligation d'écrire, restent une heure devant leur papier, comme une chèvre devant une horloge ! Je ne vous dirai pas, comme beaucoup de recueils de lettres : " Pour bien écrire, il n'y a qu'à écrire comme on parle." Parbleu ! pour être un homme de génie, il suffit de faire une grande invention ; la difficulté, c'est de la trouver, l'invention. Il suffit d'écrire comme on parle, évidemment, mais à la condition que l'on parle bien, et ceux qui expectorent autant de cuirs que de mots n'écriront jamais comme Madame de Sévigné.

Notre but ne sera donc pas d'enseigner à écrire à ceux qui gazouillent du hottentot en croyant parler français, mais de suggérer à ceux qui manient passablement leur langue, des conseils qui leur permettront de donner à leurs lettres une forme et une tournure convenables.

D'abord, et par-dessus tout, dans votre correspondance comme dans vos manières, évitez la prétention, ne cherchez jamais à faire de l'effet. Soyez naturel. Ne croyez pas que votre correspondant se pâmera d'admiration parce qu'au lieu de lui dire, par exemple: Ce que je vous ai confié hier est aujourd'hui certain, vous lui écrirez ces mots que j'ai lus moi-même dans une composition d'un apprenti littérateur : Maintenant que le char du soleil, après avoir brûlé de ses feux tout le cercle du globe, est revenu chauffer nos foyers de l'antique Ville-Marie, les paroles que je glissai dans votre conduit auditif doivent être pour vous un critérium de certitude !

Evitez également le verbiage ; soyez concis, pas de phrases, pas même de mots inutiles. Méditez d'abord votre sujet ; lorsque vous aurez trouvé vos principales idées, mettez-les en ordre dans votre tête. Ne perdez jamais de vue l'âge et la position de celui à qui vous écrivez ; soyez respectueux avec les dames, les vieillards, les personnes élevées en dignité, familier avec vos égaux, poli avec vos inférieurs.

Pour les lettres, on distingue quatre sortes de papier : l'un très petit, ne s'emploie guère que pour les lettres d'invitation ; le papier ordinaire, in-8° usité dans les circonstances ordinaires ; le papier

in-4° employé dans le commerce ; enfin le grand papier ministre, in-folio, dont on se sert pour écrire aux grands personnages.

La date se met généralement en haut dans les lettres d'affaires, et au-dessous de la signature dans les autres.

Il faut toujours laisser trois ou quatre doigts de blanc avant de commencer une lettre; ce blanc doit être d'autant plus considérable que le rang de la personne à laquelle on écrit est plus élevé. Puis on écrit : Monsieur, ou Madame, ou Monsieur le Curé, ou Monsieur le Ministre, etc., suivant la qualité de la personne, et au-dessous on laisse encore un espace en blanc avant de commencer. On doit aussi laisser au moins un doigt de blanc dans le bas des pages. Il est préférable cependant, quand on écrit à un ami, de ne pas écrire mon cher ami, en vedette ; on fait entrer ces mots dans la première ligne, en disant par exemple : Depuis ma dernière lettre, mon cher ami, etc.

Votre lettre ne devra jamais porter de tache, ni de rature ; il faut toujours écrire Monsieur, ou Madame, ou Mademoiselle, tout au long, et surtout ne pas terminer par ces abréviations : Recevez, etc., Veuillez agréer, etc. Ce mot etc constitue une véritable impertinence. Dans une

lettre cérémonieuse, il est également impoli d'ajouter un post-scriptum.

Ne dites point : Votre dame, et votre demoiselle si, en écrivant à M. Bourgeon, vous lui parlez de sa femme et de sa fille ; ne lui dites pas non plus : Votre épouse, ou Madame votre épouse, mais dites: Madame Bourgeon, Mademoiselle Bourgeon.

Il y a une foule de manières de terminer une lettre, et nous en donnons quelques-unes à la fin de ce chapitre ; nous ferons remarquer qu'aujourd'hui l'on est beaucoup plus concis qu'autrefois sous ce rapport. Règle générale, dans les finales de lettres il faut exprimer à ses amis et à ses égaux du dévouement, de l'amitié, de l'attachement ; aux femmes et aux vieillards, du respect ; à ses parents, de la tendresse, de l'affection ; aux indifférents, on présente ses salutations, ses civilités. La formule consacrée par l'usage comme finale dans les lettres officielles au Canada, lorsqu'on écrit à une personne occupant une position quelconque du gouvernement, aussi bien à un Ministre qu'à un simple employé de bureau, est celle-ci : Votre obéissant serviteur.

Dans les requêtes, les adresses, les lettres officielles, il est d'usage de mettre en haut et à gauche de la première page le nom et les titres de

la personne à qui on s'adresse. Puis, quelques pouces plus bas, on écrit : Monsieur le Président, ou Monsieur, ou Monsieur le Directeur, etc., suivant la qualité de la personne.

On écrit *Monsieur* aux échevins, aux avocats, médecins, marchands, enfin à tout homme en général. N'employez jamais le mot *Ecuier*.

HONORABLE MONSIEUR, à tous les sénateurs et aux ministres, aux Lieutenants-Gouverneurs. Les ministres d'Ottawa ont aussi droit au titre d'honorable; c'est aujourd'hui une coutume consacrée de conserver ce titre aux ex-ministres du gouvernement provincial, quoique strictement ils n'y aient pas droit.

MONSIEUR LE MINISTRE, aux ministres d'Ottawa et à ceux des Provinces.

MONSIEUR LE DÉPUTÉ, aux membres de l'assemblée législative.

MONSIEUR LE CURÉ, aux Curés. La qualification de *Révérend Monsieur* n'est pas française, dans ce cas, car elle ne se donne qu'aux ministres protestants. On dit cependant *Révérend Père* aux membres de la plupart des ordres religieux. A un prêtre de St-Sulpice, on dit simplement *Monsieur*, mais sur l'enveloppe, on ajoute à son nom, les lettres P. S. S., qui signifient prêtre de Saint-Sulpice. Ne dites jamais Révérend Messire.

MADAME, aux Dames du Sacré-Cœur, et aux Dames de la Congrégation Notre-Dame ; *Ma Sœur* aux sœurs des ordres hospitaliers : *Révérende Mère* aux Supérieurs des ordres religieux.

MONSEIGNEUR, aux Cardinaux, aux Archevêques ou Évêques. Dans le corps de la lettre, de la requête ou de l'adresse, il faut éviter de dire *vous* aux prélats : on remplace ce mot par *Votre Eminence*, si l'on parle au Cardinal, et par *Votre Grandeur* si l'on s'adresse à un évêque ou un archevêque. N'employez jamais le terme : *Votre grâce* qui est un anglicisme.

VOTRE EXCELLENCE, au gouverneur-général. On remplace également les *vous* par cette qualification. Ainsi on dira : Je supplie humblement Votre Excellence de daigner, au lieu de dire : Je vous supplie, etc.

Nous ne saurions terminer ce chapitre sans recommander fortement à nos lecteurs de toujours répondre à une lettre. Un homme qui a reçu quelques notions de politesse élémentaire ne manquera jamais à cette règle.

FORMULES FINALES LES PLUS USITÉES.

Bien à vous.
Tout à vous.
A vous de cœur.
Cordialement à vous.
} Autorisées seulement entre amis intimes.

J'ai bien l'honneur de vous saluer.
Votre serviteur très humble.
Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.
Recevez, Monsieur, mes civilités empressées.
Recevez, Monsieur, mes salutations cordiales.
} Plus spécialement réservées au commerce à cause de leur concision.

Veuillez agréer, Monsieur, mes sentiments respectueux et dévoués.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage de ma considération distinguée, *ou* de ma haute considération.

Recevez, Monsieur, l'expression de mon affectueuse considération.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Veuillez, Monsieur, agréer les témoignages de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être Votre très dévoué et obéissant serviteur.

Agréez, Monsieur, les assurances de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux dévouement, Monsieur, votre, etc.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond et respectueux attachement, Monsieur, etc.

(D'un agent ou d'un fournisseur à un client) : Toujours dévoué à vos ordres, je me souscris, Monsieur, votre, etc.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments respectueux d'une reconnaissance inviolable, Monsieur, votre, etc.

J'ai l'honneur d'être, avec autant de reconnaissance que de respect, Monsieur, etc.

Agréez les assurances d'amitié et de respect avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

Recevez, Monsieur, l'expression sincère de mes sentiments très distingués.

Veuillez agréer mes sentiments de fidèle reconnaissance.

Comptez à jamais, Monsieur, sur la reconnaissance et l'attachement, etc.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance très sincère de mon respect et de mon attachement.

Je suis, avec la considération la plus distinguée, Monsieur, votre, etc.

Adieu, je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

Permettez, Madame, que j'aie l'honneur de vous présenter mes hommages très respectueux.

Daignez agréer, Madame, le fidèle tribut de mes respectueux hommages.

Quand on écrit à des personnes d'un rang élevé, la finale se divise ainsi en plusieurs lignes :

A un Cardinal :

Je suis, avec le plus profond respect,
Monseigneur,
De votre Eminence,
le très humble et très obéissant serviteur.

A un Evêque ou Archevêque :

Je suis, avec le plus profond respect,
Monseigneur,
De votre Grandeur,
le très humble et très obéissant serviteur.

Au Gouverneur-Général :

Je suis, avec le plus profond respect,
De votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur.

A un Lieutenant-Gouverneur :

Je suis, avec le plus profond respect,
Monsieur le Lieutenant-Gouverneur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.

CONSEILS SUR L'ART ÉPISTOLAIRE.

LETTRES D'AFFAIRES.

Exprimez simplement les faits : le style doit être clair et précis, surtout pas de fleurs de rhétorique. Dites ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut.

LETTRES DE RECOMMANDATION.

Ce qui doit caractériser cette sorte de lettres, c'est la chaleur du sentiment. Une lettre de recommandation bien faite rend celui qui la reçoit aussi désireux que celui qui l'a écrite de rendre service au protégé qui y est concerné. Dans ce but, on doit y faire sentir l'intérêt que l'on prend à la personne pour laquelle on sollicite, et faire valoir ses talents, ses qualités, ses titres à la faveur demandée.

LETTRES DE DEMANDE.

Le ton doit en être modeste et respectueux, les expressions choisies, mais non prétentieuses. Il vaut mieux y flatter délicatement la personne dont on sollicite une faveur, et lui faire comprendre que c'est une grâce que l'on implore, que de réclamer ce que l'on espère d'elle, même dans les termes les plus polis, comme si c'était une chose due.

LETTRES DE REMERCIMENT.

Exprimez brièvement, mais avec effusion de cœur, la reconnaissance que vous ressentez. Relevez avec délicatesse la générosité de votre bienfaiteur, mais évitez la flagornerie.

LETTRES DE CONSEILS.

Rien de plus difficile, car presque toujours les conseils blessent l'amour-propre de celui qui les reçoit. Si néanmoins vous croyez devoir en donner, commencez par bien disposer en quelques termes flatteurs celui à qui vous allez les adresser. Surtout qu'il sente, à votre ton, à votre style, que c'est véritablement l'affection et l'amitié qui vous les dictent.

LETTRES DE REPROCHES.

Soyez prudent et circonspect, si vous avez des reproches à faire à quelqu'un. On attire plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, dit la sagesse des nations; autant que possible, blâmez la mauvaise action commise, et épargnez la personne elle-même. Plaignez-vous avec douceur, et tout en blâmant les procédés, justifiez les intentions. Bien des inimitiés entre anciens amis n'ont eu d'autre cause que des reproches trop amers.

LETTRES DE FÉLICITATION.

Elles doivent être courtes ; l'on pourra traiter en particulier du mérite de la personne, de la justice qui lui a été rendue, et de la profonde satisfaction que l'on en éprouve soi-même; de l'espoir que la personne que l'on félicite obtiendra plus encore dans l'avenir; on peut s'étendre un peu sur les titres qu'elle avait d'obtenir ce succès.

LETTRES D'EXCUSES.

Vous pouvez avoir à vous excuser soit d'avoir eu tort, soit d'avoir eu raison : dans le premier cas, montrez vos regrets, et votre désir de réparer le

passé, et ne craignez pas de convenir mais sans bassesse, de votre faute ; dans le second cas témoignez votre espoir de conserver vos bonnes relations avec la personne à qui vous offrez vos excuses et donnez lui avec douceur et fermeté les raisons de votre manière de voir ou d'agir.

LETTRES DE BONNE ANNÉE.

Tout a été dit dans les millions de lettres de bonne année qui ont déjà été écrites dans ce bas monde, et l'on ne saurait se flatter de dire des choses nouvelles ; il n'y a que la forme, c'est-à-dire le style, qui puisse être nouveau. Soyez bref, simple, cordial ; évitez les grands mots, les termes à effet, les phrases boursouflées. Si vous ne pouvez sortir des banalités, efforcez-vous au moins d'y mettre un peu du vôtre, et de les exprimer d'une manière neuve et agréable. Ce que vous auriez de mieux à faire, ce serait de souhaiter tout simplement la bonne année, et d'exprimer l'espoir que la personne à laquelle vous écrivez vous conservera toujours son estime et son affection. Si dans l'année qui vient de s'écouler, il lui est survenu quelque chose de fâcheux, ne lui en parlez pas ; si au contraire il lui est arrivé quelque bonheur, et qui puisse se renouveler, souhaitez-lui que l'année qui

doit s'ouvrir lui soit aussi favorable. Vous continueriez ensuite votre lettre sur d'autres sujets.

LETTRES DE CONDOLÉANCE.

Le style doit être grave, sérieux : le meilleur moyen d'adoucir la douleur de quelqu'un, c'est de lui prouver qu'on la partage sincèrement. Quelques réflexions de piété y sont bien placées, parce que la plus grande consolation qu'on puisse trouver dans la perte d'un être cher, c'est l'espérance de le revoir dans une autre patrie. Mais ce n'est point une raison pour se lancer dans un sermon en cinq points. En un mot, saisissez tous les motifs de consolation qui peuvent se présenter à vous, et présentez-les de votre mieux.

Les lettres suivantes, que nous offrons aux débutants, n'ont d'autre mérite que celui de présenter des idées à ceux dont l'imagination aride ne saurait en produire. Elles ne devraient être copiées que par des personnes absolument incapables de composer deux lignes ; les autres, qui voudraient se servir de notre petit recueil, feraient mieux de choisir la lettre à leur convenance et de réfléchir sur les idées qu'elle leur présenterait : la réflexion leur suggérerait d'autres pensées déduites des premières et elles les exprimeraient de leur mieux : leur lettre aurait alors le grand mérite de l'originalité.

LETTRES POUR LE JOUR DE L'AN.

Un fils (ou une fille) à son père et à sa mère (un neveu à son oncle et à sa tante).

Mon cher papa et ma chère maman,

En vous écrivant en ce jour pour vous exprimer ma tendresse et ma reconnaisance, j'obéis moins à l'usage qu'à l'impulsion de mon cœur, dans lequel vous tiendrez toujours la première place.

Vous n'avez jamais cessé de m'entourer des soins les plus tendres et les plus attentifs ; en échange, je ne puis que former des vœux ardents pour votre bonheur. Ce n'est que justice, et c'est peut-être même de l'égoïsme, car pourrais-je être heureux si vous ne l'étiez pas ?

Recevez donc, mes chers Parents, mes souhaits de nouvel an ; croyez à la ferveur de mes vœux pour votre félicité sur cette terre et en l'autre.

Votre fils respectueux et reconnaissant.

(Date) (Signature)

AUTRE.

Mes chers Parents,

C'est une heureuse idée qu'ont eue les hommes de consacrer le premier jour de l'année aux affec-

tions du cœur. J'aime ce jour qui me permet de vous renouveler l'expression de mon amour filial et de ma reconnaissance pour les marques d'affection dont vous m'avez comblé.

Vous avez pris, de mon enfance, les soins les plus fatigants, vous vous êtes imposé pour mon éducation de véritables privations, en un mot vous vous êtes continuellement sacrifiés, ne songeant qu'à mon bonheur, et ne réservant pour vous-mêmes que les peines et les soucis.

C'est là, il est vrai, le devoir des bons parents, mais c'est aussi le devoir des enfants de reconnaître ces soins et cette affection par une obéissance continuelle, une sagesse exemplaire, et je dois avouer que, si vous n'avez jamais manqué à vos obligations, j'ai souvent manqué aux miennes; pardonnez-moi ces infractions aux commandements de Dieu et de la nature, mes chers Parents, et pour vous prouver mon désir de vous dédommager de votre amour, par ma conduite et mon travail, je prends dès aujourd'hui la résolution de ne jamais plus vous déplaire, et d'être pour vous,

Le plus obéissant et le plus reconnaissant des enfants,

(Date) (Signature)

AUTRE D'UN FILS PLUS AGÉ.

Chers Parents,

Il y a déjà un certain nombre d'années que je vous offre régulièrement mes vœux de bonheur à l'occasion du jour de l'an; je souhaite que pendant un bien plus grand nombre encore, je puisse vous les présenter; contrairement en effet aux jours qui se suivent et ne se ressemblent pas, mon amour filial reste toujours le même, parce que, plus j'avance en âge, et plus je sais apprécier les sacrifices que vous vous êtes imposés pour m'élever et m'instruire. Le meilleur moyen qui soit en mon pouvoir de vous prouver ma gratitude, c'est de rester toujours digne de vous ; aussi mes efforts tendront-ils toujours vers ce but; je veux que vous puissiez toujours être fiers de votre fils, non à cause de ses talents, mais à raison de sa bonne conduite et de l'estime qu'on lui portera; je n'oublierai pas les bons exemples que vous m'avez donnés, et je ne cesserai jamais d'être,

Votre fils soumis et respectueux,

(Date) (Signature)

D'UN JEUNE ENFANT A SES PARENTS

(Ou à son oncle et à sa tante, ou à d'autres), à l'occasion de leur fête.

Chers Parents,

Je ne suis pas encore bien savant dans l'art d'écrire, mais la profonde affection que je vous porte suppléera à mon insuffisance dans l'art épistolaire. Recevez donc mes vœux pour votre bonheur et pour votre bonne santé, et laissez-moi vous embrasser comme je vous aime ; mes embrassements seront plus éloquents que mes paroles.

Votre enfant dévoué et respectueux.

(Date) (Signature)

AUTRE.

De mon enfance, au jour de votre fête,
Je viens vous présenter le simple compliment ;
Mais avant tout, je fais une requête,
Pour ce timide essai daignez être indulgent.
Je fais des vœux ardents pour que votre bonheur
Dépasse le degré souhaité par mon cœur :
Voilà mes sentiments, et l'amour qui m'anime
Aurait pu l'exprimer sans mesure ni rime ;
Mais j'ai voulu prouver qu'on peut facilement
Bien exprimer, en vers, ce qu'on sent fortement.

AUTRE EXCESSIVEMENT SIMPLE.

Cher Papa et chère Maman,

C'est aujourd'hui (ou demain) le premier de l'an. Je ne veux pas chercher à faire des phrases. Je vais vous dire simplement ce que mon cœur ressent pour vous : je vous aime, je veux vous aimer toujours, et être toujours pour vous le meilleur des fils. Je prie Dieu qu'il accorde la plus belle des années aux meilleurs des parents, c'est-à-dire aux miens.

Votre fils reconnaissant, dévoué et respectueux.

(Date) (Signature)

RÉPONSE D'UN PÈRE ET D'UNE MÈRE A LEUR FILS.

Mon cher fils,

Ta bonne lettre, à l'occasion du jour de l'an, nous a fait bien plaisir, à ta mère et à moi, non parce que nous doutions de ton amour filial, mais parce que le respect des convenances envers les parents est déjà une marque de bonne éducation.

Nous acceptons tes vœux et nous remercierons le ciel s'il daigne les exaucer, mais le plus grand bonheur qu'il puisse nous accorder, c'est celui de te voir heureux : que Dieu bénisse ton avenir et tes

efforts pour arriver à une position, sinon brillante, du moins honorable et assurée ! qu'il daigne t'accorder seulement le quart des biens et de la félicité que nous souhaitons ardemment pour toi, et tu n'auras point encore à te plaindre de ton lot sur la terre.

En attendant, nous te remercions de tes bons souhaits ; crois à l'affection inaltérable de

Ton père et ta mère affectionnés

(Date) (Signature)

AUTRE RÉPONSE A UN JEUNE ENFANT.

Cher enfant,

Nous sommes fort touchés des vœux que tu nous offres : nous savons qu'ils sont sincères, et qu'ils partent de ton cœur. Tu nous promets d'être toujours laborieux et obéissant : tu as raison, mon cher enfant, crois-nous, ce n'est encore que dans la sagesse et le travail que tu trouveras le bonheur et la paix du cœur. Sois toujours pieux et docile, suis les conseils de tes parents et de tes maîtres, emploie utilement ton temps, et dans quelques années, tu pourras aspirer à une position qui te donnera l'aisance et la tranquillité, en attendant le moment où nous nous retrouverons tous au ciel.

Nous aurions été heureux de pouvoir aller te voir en ce jour de fête, mais cela nous a été impossible ; espérons que nous aurons l'an prochain le plaisir de nous voir réunis en cette circonstance.

Au revoir, cher enfant, nous t'embrassons comme nous t'aimons, c'est-à-dire de tout notre cœur.

Tes parents dévoués.

(Date) (Signature)

AUTRE RÉPONSE A UN FILS PLUS AGÉ.

Mon cher fils,

Ta mère se joint à moi pour te remercier de tes vœux à l'occasion du renouvellement de l'année. Nous t'offrons aussi les nôtres ; puisses-tu être heureux comme tu le mérites ! Reste toujours un bon citoyen. Tu désires marcher sur nos traces, dis-tu, et rester digne de nous : c'est là en effet ce qui peut nous faire le plus de plaisir ; quand on remplit son devoir, et que la conscience est tranquille, qu'on est estimé de ses concitoyens pour sa bonne conduite et son honnêteté, on est bien fort contre les épreuves de cette vie.

Nous te bénissons, mon cher fils, et nous prions Dieu qu'il te conserve la santé, et qu'il t'accorde le bonheur !

Ton père et ta mère qui te chérissent

(Date) (Signature)

LETTRE D'UNE FILLE A SA MÈRE.

Ma chère Maman,

Je vous porte une affection trop profonde pour que je ne saisisse pas avec joie toutes les occasions de vous l'exprimer. Votre bonheur est l'objet le plus constant de mes vœux, et pour y contribuer dans la mesure de mes forces, je veux ne jamais être pour vous la cause du plus petit chagrin ; je ne cesse de supplier Dieu qu'il vous accorde, pour le bonheur de toute notre famille, une vie longue et paisible, exempte de soucis et de peines. Votre affection sera toujours pour moi le plus grand bien, et je m'efforcerai, non de la conserver, car votre cœur maternel me la gardera toujours, mais de la mériter; je ne suis jamais plus heureuse que lorsque vous me dites que vous êtes contente de moi.

Croyez, chère Maman, que ces sentiments seront toujours ceux de

Votre fille soumise et respectueuse.

(Date) (Signature)

LETTRE A UN ONCLE ET A UNE TANTE.

NOTA. Cette lettre peut être également adressée à l'un des deux seulement, ou à un grand'père et une grand'mère, ou à l'un d'eux. Il suffira de remplacer ou de supprimer quelques mots.

Cher Oncle et Chère Tante,

Chacun sur la terre porte dans son cœur un certain nombre de proches parents, auxquels il est lié par les liens du sang, mais surtout par ceux d'un profond attachement : ai-je besoin d'ajouter qu'après mon bon père et mon excellente mère, vous êtes les premiers dans mon affection?

Aussi je n'aurais garde de manquer l'occasion que m'offre le jour de l'an de vous renouveler l'expression de mes sentiments. Si le ciel exauce les vœux que je forme chaque jour, vous jouirez d'un bonheur parfait pendant les longs jours qui vous seront accordés.

Je m'efforcerai de me rendre digne de l'affection que vous m'avez toujours témoignée : la mémoire du cœur ne me manquera pas plus dans l'avenir que dans le passé; que Dieu vous accorde tout ce que vous pourriez désirer, et plus particulièrement une bonne santé, une longue vie, des jours heureux, et, suivant une locution commune,

mais bien belle, et qui résume tout, le paradis à la fin de vos jours.

Permettez que je vous embrasse comme je vous aime, mon cher oncle et ma chère tante, et croyez que je resterai toujours

Votre neveu affectionné et respectueux,

(Date) (Signature)

LETTRE A UN BIENFAITEUR.

Monsieur,

C'est pour moi un plaisir encore plus qu'un devoir de saisir cette occasion du renouvellement de l'année pour vous remercier des nombreuses preuves de bonne volonté dont vous m'avez honoré. Je vous ai toujours trouvé si bienveillant, si disposé à rendre service, si discret dans votre manière d'obliger, que je ne saurais trouver de termes assez vifs pour vous témoigner ma gratitude comme je la ressens. Mais il est inutile de chercher des phrases : la sympathie, l'affection se reconnaissent, se devinent pour ainsi dire, et vous savez que je ne serai jamais plus heureux que lorsque je pourrai trouver une occasion de vous prouver ma reconnaissance par des actes, et non par des paroles.

En attendant d'être mis à l'épreuve, je vous offre, Monsieur, mes vœux de bonheur, et me souscris

Votre très respectueux et très dévoué serviteur

(Date) (Signature)

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Monsieur,

Vous vous exprimez avec une franchise si évidente, que je ne doute pas de la sincérité de vos paroles; je me trouve trop payé du peu que j'ai pu faire pour vous par la reconnaissance que vous me témoignez. Je vous remercie de vos bons souhaits, et veuillez croire que mes vœux pour votre bonheur et votre prospérité sont aussi sincères; je suis trop heureux d'avoir pu vous être utile, car je sais que ma confiance et mon estime ne sont pas mal placées.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments dévoués

(Date) (Signature)

LETTRE A UN TUTEUR.

Mon cher Tuteur,

Cet heureux jour du premier de l'an me permet de vous témoigner mon attachement par des vœux aussi sincères qu'empressés.

Chaque jour je bénis le Seigneur qui, en m'enlevant les deux êtres les plus chers à mon cœur, a bien voulu adoucir ce terrible coup, en me donnant pour les remplacer l'homme le plus affectueux, le plus honnête, le plus dévoué à mes intérêts. C'est à mes parents qui du haut du ciel voient ce que vous faites pour moi, à vous récompenser suivant vos mérites : ce sont eux qui obtiendront du souverain Maître tout le bonheur que je vous souhaite.

Veuillez croire qu'il se passe peu de jours sans que je pense, avec une reconnaissance infinie, aux preuves multipliées d'intérêt que vous me donnez, et votre nom se trouve toujours joint à ceux de mon père et de ma mère, dans les prières que j'adresse au ciel ; je m'estimerai heureux si, de votre côté, vous n'avez jamais à regretter de vous être chargé des soins à donner à ma jeunesse ; je m'efforcerai d'obtenir ce résultat en vous donnant toujours satisfaction par ma conduite et mon travail.

Je demeure avec respect, mon cher Tuteur,

Votre pupille dévoué et soumis

(Date) (Signature)

A UNE PERSONNE A LAQUELLE ON DOIT DES ÉGARDS.

Monsieur,

Je ne saurais laisser passer ce jour de l'an sans vous offrir mes bons souhaits et vous assurer de mon respect et de mon sincère attachement. Veuillez recevoir favorablement mes vœux : vous avez toujours daigné me témoigner tant de bonté, que je tiens à vous prouver que j'apprécie ces nombreuses marques d'égards, et je vous prie de vouloir bien me continuer votre bienveillance tant que je vous en serai reconnaissant, c'est-à-dire tant que je vivrai.

Daignez agréer, Monsieur, l'hommage de mon entier dévouement et de mon respect.

(Date) (Signature)

A UN PROFESSEUR OU UNE INSTITUTRICE.

M.....

Je veux être des premiers (ou des premières) parmi vos anciens (ou vos anciennes) élèves à vous offrir les vœux du jour de l'an, et à vous prouver que j'ai conservé la mémoire du cœur.

Lorsqu'on est jeune, on ne sait point apprécier

à leur juste valeur le dévouement et la patience qu'il faut à un maître pour former les enfants qui sont confiés à ses soins et pour orner leur esprit. Mais à mesure que l'on avance en âge, et que l'on contemple ce déchaînement général des passions d'une société pour laquelle il n'est qu'un dieu, le veau d'or, on apprend de plus en plus à estimer les hommes qui consacrent leur vie, avec une abnégation remarquable, à former de bons citoyens et de bons chrétiens.

Merci, mon cher Maître (ou ma chère Maîtresse) de tout ce que vous avez fait pour moi ; le peu que je sais, c'est à vous que je le dois, et je ne l'oublierai jamais. Puisse le Seigneur, que vous m'avez appris à connaître et à aimer, vous dédommager de vos peines et de vos efforts dans cette ingrate carrière de l'enseignement !

Je vous souhaite bien sincèrement une bonne santé, une longue vie et la récompense éternelle, qui est le but de votre ambition.

Votre ancien (ou ancienne) élève respectueux (ou respectueuse).

(Date) (Signature)

UN JEUNE HOMME A UNE JEUNE FILLE QU'IL AIME ET QUI NE L'AIME PAS.

A Sa Majesté divine Cupidon, dieu de l'amour,

En son Palais de l'Olympe.

Seigneur,

Le soussigné, votre plus fidèle sujet, humblement prosterné à vos pieds, a l'honneur de vous exposer les faits suivants :

Il y a environ.... mois, il eut le malheur de rencontrer Melle X... dont les charmes et la grâce firent sur lui une telle impression, qu'il en faillit perdre le boire et le manger. Depuis lors, cette charmante image est sans cesse présente à son esprit. Le requérant, persuadé qu'un tel amour finirait par toucher le cœur de Melle X... lui déclara maintes fois sa flamme, mais fut toujours repoussé ; hélas ! malgré sa persévérance, rien n'y fait, il ne peut animer cette moderne Galatée.

En ce jour du renouvellement de l'année, où vous sablez le divin nectar, si toutefois en ce siècle de contrefaçons, votre fournisseur vous le livre toujours aussi bon, le requérant vous supplie de lui octroyer à lui-même pour étrennes une de vos flèches ; daignez, Seigneur, lancer un trait de

votre immortel carquois dans le cœur de pierre de Mlle X..... domiciliée actuellement rue..... n°... Le requérant vous promet solennellement en retour autant de sacrifices qu'il y a de chardons dans un champ mal soigné au Canada.

Et le requérant ne cessera de prier.

(Date) (Signature)

UN CAVALIER A SA BLONDE.

Mademoiselle,

Si vous pouviez voir l'intérieur de mon cœur, vous y verriez votre image gravée si profondément, que rien ne pourra l'effacer. Vous connaissez trop bien mes sentiments pour que j'aie besoin de vous les exprimer : aussi n'est-ce pas tant pour vous offrir mes vœux que je vous écris en ce jour du premier de l'an, que pour profiter d'une occasion de converser un instant avec vous.

Que pourrais-je bien vous souhaiter ? La beauté, la grâce, l'amabilité, la douceur de caractère ? mais vous possédez déjà toutes ces qualités. Pour résumer en deux mots, je vous souhaite, pour cette nouvelle année qui va s'ouvrir et pour celles qui la suivront, tout ce que vous pourriez désirer ; je vous souhaite en outre de conserver votre affection à ceux à qui

vous l'accordez actuellement ; que le peu d'amour que vous me portez, loin d'aller en s'affaiblissant peu à peu, ne fasse que grandir et s'étendre ; que le ciel daigne nous accorder à tous deux de longues années de bonheur dans le mariage, et qu'enfin, lorsque nous aurons atteint ensemble un âge avancé, il nous rappelle à lui le même jour.

Votre fidèle et respectueux fiancé.

(Date) (Signature)

RÉPONSE.

Monsieur,

Je reçois avec le plus grand plaisir les vœux que vous m'offrez à l'occasion de la nouvelle année ; ils me paraissent sincères. Je vous prie d'agréer de votre côté les souhaits que je forme pour votre bonheur. J'espère qu'ils parviendront ensemble au pied du trône de Dieu, et que la Providence daignera les exaucer.

Votre amie dévouée.

(Date) (Signature)

Nous tirons d'un recueil les vers suivants qui peuvent être récités par

UN ENFANT A SES PARENTS.

Mon cher Papa et ma chère Maman,
Vous chérir cette année autant que la dernière,
Faire mille souhaits pour qu'un destin heureux
Vous donne la santé, des faveurs la plus chère,
Voilà mes sentiments, mes plus sincères vœux.
Que le ciel à jamais vous préserve des peines ;
Tel est de votre enfant le plus ardent désir,
Car il se trouvera riche en belles étrennes,
Si le destin vons donne et bonheur et plaisir.

AUTRE.

Permettez qu'en ce jour je vous offre un hommage
Que me dicte mon cœur et mon attachement ;
De ma sincérité la candeur de mon âge
Est le meilleur et l'assuré garant.
Puissiez-vous vivre heureux jusques à la vieillesse,
Et chaque année entendre ce discours :
Car pour mes chers parents, mon amour, ma tendresse
Ainsi que leurs bienfaits augmenteront toujours.

LETTRES D'AMOUR.

Mademoiselle,

Je voudrais emprunter durant quelques instants la plume de Madame de Sévigné pour vous exprimer dignement l'amour que j'éprouve pour vous ; mais comme on peut être à la fois amant très épris et écrivain épistolaire très maladroit, je fais appel à votre indulgence. Je vous prie aussi de considérer que ce ne sont pas ceux qui exécutent le plus habilement des variations sur l'air : *je vous aime*, qui ressentent le plus vivement les feux dont ils se disent embrâsés. Je ne sais guère dire que ces mots : *je vous aime*, mais aussi je les redis sans cesse, et, s'ils venaient frapper vos oreilles chaque fois que je les répète en songeant à vous, vous ne tarderiez pas à en être fatiguée. Votre image adorée ne me quitte pas ; elle me suit partout, dans la joie et dans la tristesse, le soir et le matin, dans le travail, dans le repos, dans les distractions, et jusque dans le sommeil. Que vous demanderai-je en retour ? Car l'homme ne fait pas une action sans un but égoïste : les uns travaillent pour l'argent, les autres pour la gloire, les uns pour leur plaisir ou leur intérêt, les autres pour leur salut. En échange de mon ardent amour, Mademoiselle, je sollicite humblement le vôtre ; daignez me l'accorder et me le conserver

aussi longtemps que je vous garderai le mien, c'est-à-dire jusqu'au dernier soupir.

Du plus respectueux de vos adorateurs.

(Date) (Signature)

DÉCLARATION D'AMOUR.

Mademoiselle,

Permettez-moi de vous déclarer mon amour. Vous n'en serez pas surprise : depuis longtemps il éclate dans mes yeux, dans mon langage, jusque dans mon silence. Du reste, une jeune fille s'aperçoit toujours de ces choses-là, et ne s'y trompe pas. Me sera-t-il permis d'espérer que, de mon côté, je je ne vous suis pas indifférent ? je le crois ; vous m'accueillez avec tant de charme et de bienveillance, que j'espère beaucoup. Je n'en dirai pas davantage ; il me semble que je serai plus éloquent lorsque vous m'aurez encouragé, et que, mes yeux fixés sur vos beaux yeux, je puiserai dans cette vue, la plus belle qui soit sur la terre, le courage et l'enthousiasme qu'il me faudrait pour peindre mes sentiments comme je les ressens, à celle dont je suis heureux de me dire pour la vie,

Le plus fervent des admirateurs.

(Date) (Signature)

AUTRE.

Mademoiselle,

Vous est-il arrivé parfois, en voyant un chauffeur lancer à toute vapeur une locomotive sur une voie de chemin de fer, d'admirer la puissance de cet homme qui dispose à son gré d'une foule d'existences? Eh bien ! aujourd'hui, Mademoiselle, vous êtes pour moi plus redoutable que ce mécanicien : vous allez disposer de ma vie, car je viens vous offrir mon amour, et vous allez par votre décision m'entraîner à votre suite sur la voie du bonheur, ou me lancer par un refus sur le chemin des regrets et du désespoir.

Oui, je vous aime, Mademoiselle, du plus ardent amour, et qu'y a-t-il là d'étonnant? Il faudrait être aveugle pour ne pas admirer les qualités précieuses dont la nature et l'éducation vous ont parée : qualités du corps, du cœur et de l'esprit. Heureusement que, parmi elles, brille la modestie, sans quoi je n'oserais pas aspirer à posséder un jour un pareil trésor. Mais vous êtes bonne, Mademoiselle, et vous ne voudrez pas désoler un cœur qui est tout à vous, et qui ne bat que pour vous ; songez que, d'un mot de vous, va dépendre mon bonheur.

Je suis en ce moment semblable à un homme égaré par une nuit profonde sur une frêle embarcation dans l'immensité de la mer. Il n'a ni boussole, ni lumière pour le guider, et il va mourir d'inanition. Dans quelles angoisses il attend le jour, qui lui dira s'il verra apparaître le rivage, ou s'il sera définitivement perdu ! Moi aussi j'attends le jour, c'est-à-dire votre réponse, qui me dira si celle que je désire comme compagne de ma vie consent à partager avec moi les peines et les consolations, les travaux et les peines de l'avenir, ou s'il me faudra renoncer à un bonheur auquel j'aspire de toutes les forces de mon âme.

Je demeure avec un profond respect, Mademoiselle,

Votre très obéissant serviteur.

(Date) (Signature)

LETTRES D'INVITATION ET DE FAIRE PART.

INVITATION A DINER.

Monsieur et Madame X... prient Monsieur X.. d'agréer leurs civilités empressées, et de vouloir bien leur faire l'honneur de venir dîner chez eux dimanche prochain.

AUTRE.

Madame X...fait mille compliments à Madame A..., et elle la prie de lui faire le plaisir de venir dîner chez elle mercredi en huit.

AUTRE.

Monsieur,

Votre bienveillance ordinaire me fait espérer que vous voudrez bien me faire l'honneur de venir dîner chez moi le 10 du courant.

Recevez, je vous prie, mes respectueuses salutations.

(Date) (Signature)

AUTRE.

Mille compliments de Madame B. à Madame X. ; elle la prie de venir dîner chez elle dimanche prochain. On se mettra à table à 5 heures.

INVITATION A UN THÉ.

Madame A... fait ses respectueux compliments à Madame X... et l'engage à lui faire l'honneur de venir demain soir prendre le thé chez elle.

INVITATION A UNE SOIRÉE.

Madame fait des compliments à Monsieur X. et le prie de vouloir bien honorer de sa présence la soirée qu'elle donnera jeudi prochain.

INVITATION A UN BAL.

Madame N. prie Monsieur B. de vouloir bien honorer de sa présence la soirée qu'elle donnera samedi prochain.

On dansera.

RÉPONSES.

Madame L. fait ses très respectueux remerciements à Madame B. ; elle se fait un plaisir d'accepter son aimable invitation.

AUTRE.

Madame Z. fait ses remerciements à Madame X., mais elle est désolée d'avoir pris un engagement qui la prive d'accepter l'invitation qu'elle vient de recevoir.

AUTRE.

Monsieur A. est désolé de ne pouvoir accepter l'aimable invitation que Madame D. lui a fait l'honneur de lui adresser. Des engagements pris antérieurement réclament tout son temps ce jour-là, il a l'honneur d'offrir à Madame B. ses vifs regrets et ses hommages respectueux.

LETTRE DE FAIRE PART POUR MARIAGE.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous faire part du mariage de Monsieur X., notre fils (ou petit fils, ou neveu, ou nièce), avec Mademoiselle A...

De la part de... (Dire de quelle part on fait l'invitation).

LETTRE D'INVITATION POUR MARIAGE.

Monsieur,

Vous êtes invité à assister à la bénédiction nuptiale qui sera donnée à Monsieur B. et à Mademoiselle C. le... à... heures, en l'église de... (s'il y a lieu, on ajoute :) et au banquet qui se célébrera en la maison de...

De la part de...

LETTRE DE FAIRE PART POUR DÉCÈS.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse que j'ai faite en la personne de mon

regretté père X... (ou oncle, ou tante, ou grand'père etc.), qui est mort à... le... assisté des sacrements de notre mère la Sainte Eglise.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

(Date) (Signature)

LETTRE D'INVITATION A UN ENTERREMENT.

Monsieur,

Vous êtes prié d'assister aux funérailles de feu X. qui auront lieu lundi, le... courant.

Le convoi funèbre partira de la demeure du défunt, n°... Rue... à 8 heures précises, pour se rendre à l'église.. et de là au cimetière de la Côte-des-Neiges, lieu de la sépulture.

LETTRES D'AFFAIRES.

OFFRE DE SERVICES.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous faire mes offres de services, car votre maison est honorablement connue. Je tiens en gros et en détail les articles suivants (les détailler). Je me ferais un plaisir de vous accorder les conditions de paiement les plus faciles.

S'il vous plaisait, Monsieur, de m'honorer de votre confiance, la diligence que je mettrais à vous satisfaire vous serait une preuve du désir que j'ai d'entrer en relations avec vous.

Recevez, Monsieur, mes civilités empressées.

(Date) (Signature)

POUR ENTRER EN RELATIONS AVEC UN FABRICANT.

Monsieur,

Si ma maison n'avait pas l'honneur d'être connue de vous, il vous serait facile de prendre des renseignements, et de vous assurer de sa parfaite

honorabilité. J'apprécie beaucoup vos produits, qui me conviennent, aussi viens-je vous prier de m'en spécifier les prix et les conditions de paiement.

Agréez, Monsieur, mes salutations cordiales.

(Date) (Signature)

AVIS D'EXPÉDITION.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous aviser que, conformément à votre demande du.... je vous expédie par le Pacifique (ou Grand Tronc, ou autre voie), les marchandises portées sur la facture ci-jointe.

Espérant que cet envoi vous donnera entière satisfaction, je demeure, Monsieur,

Votre obéissant serviteur,

(Date) (Signature)

LETTRE D'AVIS POUR UNE TRAITE.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous aviser que je fais aujourd'hui traite sur vous pour la somme de... payable le...

Comme je ne fais que me conformer à nos conventions, j'espère que vous ferez honneur à ma signature, et en cela vous obligerez

Votre obéissant serviteur,

(Date) (Signature)

LETTRE DE CRÉDIT.

Monsieur,

J'ai l'honneur d'accréditer près de vous pour la somme de.... (en toutes lettres), Monsieur L. qui se rend à...

Vous voudrez bien lui remettre ce montant, contre son reçu, en une ou plusieurs fois, selon qu'il le désirera, et tirer sur moi pour la somme que vous aurez comptée.

J'espère, Monsieur, que vous ferez en cette circonstance, comme toujours, bon accueil à ma signature, et vous prie d'agréer l'assurance de ma parfaite considération.

(Date) (Signature)

LETTRE POUR DEMANDER À EMPRUNTER DE L'ARGENT.

Monsieur,

Si ma réputation d'honnête homme n'était une garantie, si votre renom d'obligeance n'était aussi bien établi, je ne me hasarderais pas à vous faire une demande qu'un concours de circonstances malheureuses me force à vous adresser. Je serais désolé de vous paraître indiscret, mais je serais moi-même si empressé à vous être utile si l'occasion s'en présentait, que je suis convaincu qu'il en est de même de votre côté. J'ai un pressant besoin de la somme de... et je m'adresse à vous pour l'obtenir. (Indiquer quand et comment on remboursera). Vous m'avez témoigné jusqu'à ce jour beaucoup d'empressement à me rendre service, aussi je ne redoute pas de votre part un refus qui ne saurait me blesser, mais m'affligerait.

En attendant votre réponse, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mon entier dévouement.

(Date) (Signature)

AUTRE D'UN NÉGOCIANT À UN AMI.

Mon cher ami,

En deux mots, j'ai besoin pour mes paiements fin de ce mois de la somme de..., non pas que je ne possède vingt fois la valeur en marchandises, mais ne pouvant la réaliser, je me trouve dans un embarras qui ne sera, d'ailleurs, que de très courte durée. Ce qui n'a pas laissé d'y contribuer beaucoup, c'est la faillite de Mr X... à laquelle je ne pouvais m'attendre. Dans cette position critique, je me plais à croire, mon cher ami, que vous viendrez en aide à mon crédit. Comptez d'avance sur ma gratitude et sur mon empressement à vous rendre un pareil service si, par malheur, ce que j'espère bien ne pas devoir arriver, vous éprouviez un jour les mêmes contre-temps.

Amitié et reconnaissance,

(Date) (Signature)

RÉPONSE POUR EXPRIMER UN REFUS D'ARGENT.

Mon cher Monsieur,

Je suis réellement désolé de n'être pas plus riche, car j'aurais saisi avec grand plaisir l'occasion de vous obliger. Quelques jours plus tôt,

j'aurais pu vous prêter la somme dont vous avez besoin ; malheureusement j'ai placé, il y a trois semaines, à la suite de circonstances imprévues, les quelques fonds dont j'aurais pu disposer, et je me trouve moi-même dans le moment réduit au stricte nécessaire.

J'espère que vous ne m'accuserez pas de mauvaise volonté, et que, dans une autre circonstance, je pourrai vous prouver que vous pouvez compter sur moi comme sur

Un ami tout dévoué.

(Date) (Signature)

À UN AMI, POUR OBTENIR PAR SON INTERMÉDIAIRE QUELQUE FAVEUR AUPRÈS D'UNE PERSONNE HAUT PLACÉE.

Monsieur,

Je viens solliciter de votre bienveillance un véritable service. Grâce à vos mérites, vous jouissez de l'estime et de la considération de Mr X... ; soyez assez bon pour lui dire un mot en ma faveur. Voici le fait : (expliquer ce qu'on désire aussi brièvement et aussi clairement que possible).

Vous voyez, Monsieur, que ma réclamation n'a rien que d'équitable, et si vous daignez vous en occuper, non-seulement vous m'obligerez grandement, mais encore vous ferez un véritable acte de justice.

Je n'insiste pas: vous presser davantage, serait douter de votre générosité. Aussi je n'hésite pas à vous offrir mes remerciements anticipés.

Daignez agréer, Monsieur, l'assurance de mon respectueux attachement.

(Date)

(Signature)

LETTRE POUR DEMANDER UNE PLACE.

Monsieur,

J'ai l'honneur de solliciter la place de.... dans votre importante maison de commerce.

J'ai.... ans, j'appartiens à une famille honorable; je viens de terminer mon cours commercial à l'école...., d'où je suis sorti avec de bonnes notes. Je parle et j'écris correctement le français, ma langue maternelle, et je parle un peu (ou très bien) l'anglais. (Si c'est le cas, on pourra ajouter d'autres connaissances, comme la sténographie, etc.)

Si j'avais la bonne fortune d'être reçu au nombre de vos employés, je m'efforcerais de mériter votre estime et votre bienveillance par ma bonne conduite et mon travail.

Soyez assez bon pour m'adresser votre réponse chez mes parents, rue.... n°....

Recevez, Monsieur, mes salutations respectueuses.

(Date) (Signature)

UN EMPLOYÉ À SON PATRON, POUR LUI DEMANDER UNE AUGMENTATION DE SALAIRE.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous exposer que depuis.... ans, mon salaire n'a pas été augmenté, je ne crois être ni exigeant, ni indiscret, en vous demandant une augmentation de... dollars par an. A mesure que l'homme avance en âge, ses besoins augmentent, et c'est le sort commun ; les jeunes ne gagnent que peu, mais la rétribution de leurs services doit être en proportion de leurs années d'expérience. De plus, vos affaires sont aujourd'hui en pleine voie de prospérité, et quoique ce résultat soit dû à vos efforts et à votre habileté, je

ne crois pas être présomptueux en attribuant une toute petite part de ce succès au zèle et au travail de vos employés.

Espérant que vous daignerez prendre ma demande en considération, ce qui accroîtra encore l'attachement que j'ai voué à votre maison, je demeure, Monsieur,

Votre obéissant et respectueux serviteur.

(Date) (Signature)

LETTRE DE REMERCIEMENT POUR UN SERVICE RENDU.

Monsieur,

Je tiens à vous témoigner ma vive gratitude pour le service important que vous venez de me rendre, aussi bien que pour la manière toute gracieuse et délicate dont vous me l'avez rendu. Veuillez croire que j'en garderai toujours le souvenir. Je souhaite vivement qu'il me soit donné un jour de vous témoigner autrement que par des mots combien je vous suis dévoué.

En attendant, je vous prie d'agréer mes remerciements les plus sincères et l'assurance de mon profond attachement.

(Date) (Signature)

POUR DEMANDER À RENTRER DANS UNE PLACE QU'ON VIENT DE PERDRE.

Monsieur le Ministre, (1)

Un ordre de Monsieur le Ministre de... qui me prive de la place de... vient de me porter un coup d'autant plus sensible, que j'ignore la cause qui a pu me faire encourir cette disgrâce. Une conduite que je crois sans reproche et une grande exactitude dans les fonctions qui m'avaient été confiées, voilà, Monsieur le Ministre, les titres qui m'engagent à réclamer avec confiance contre ma destitution.

Daignez vous faire rendre un compte exact de mes actions, et vous serez convaincu que les rapports défavorables qui ont été faits sur moi sont sans fondement, et que jamais je ne me suis rendu indigne de la confiance dont j'avais été honoré.

D'après cette conviction, Monsieur le Ministre, j'ose espérer que votre justice me fera réintégrer dans les fonctions qui viennent de m'être enlevées et qui sont nécessaires à l'existence de ma famille. Ce nouveau bienfait sera pour moi un nouveau motif de reconnaissance dont mon cœur s'acquit-

(1) Tirée du Nouveau Secrétaire Général, par H. Leblanc.

tera par les vœux sincères qu'il fait et qu'il fera chaque jour pour votre bonheur.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très dévoué serviteur.

(Date) (Signature)

À UN MINISTRE POUR DEMANDER LA PROMPTE EXPÉDITION D'UNE AFFAIRE.

Monsieur le Ministre, (1)

Je prends la respectueuse liberté de vous rappeler que l'affaire... (Expliquer de quelle affaire il s'agit), est depuis longtemps en suspens dans les bureaux de votre Ministère. Après de longs et nombreux délais, j'avais enfin l'espérance de la voir se terminer, et voilà que je suis menacé de n'en pas voir la fin de longtemps. Un long examen était nécessaire, je n'en doute pas, et le temps a pu être mis à profit ; mais maintenant que tout est éclairci, je viens vous supplier de vouloir bien donner des ordres, afin que je n'aie pas à souffrir un nouveau retard qui me serait si préjudiciable.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très respectueux serviteur.

(Date) (Signature)

(1) Tirée du Nouveau Secrétaire Général, par H. Leblanc.

POUR OBTENIR D'UN MINISTRE LE PAIEMENT DE TRAVAUX EXÉCUTÉS POUR SON DÉPARTEMENT.

Monsieur le Ministre, (1)

Déjà depuis longtemps les travaux dont j'ai été chargé par votre ordre sont exécutés; ils s'élèvent à la somme de... somme considérable relativement à ma position de fortune, et qui me serait maintenant fort nécessaire. Cependant, malgré mes pressantes sollicitations dans les bureaux, je n'ai pu jusqu'à présent obtenir que le mémoire fourni par moi fût ordonnancé.

Je n'ignore pas, Monsieur le Ministre, que la lenteur est souvent utile en pareil cas, et qu'un examen minutieux est indispensable; mais cet examen dont je ne saurais redouter le résultat a dû être fait, et cependant je demeure dans la même situation.

Je viens vous supplier, Monsieur le Ministre, au nom de votre justice, de vouloir bien donner des ordres pour que cette affaire se termine le plus promptement possible.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Ministre,

Votre très humble et très respectueux serviteur.

(Date) (Signature)

(1) Tirée du Nouveau Secrétaire Général par H. Leblanc.

PÉTITION POUR DEMANDER UN EMPLOI.

Monsieur le... (1)

Le soussigné, X..., a l'honneur de vous exposer que l'augmentation de sa famille et les malheurs immérités qu'il a éprouvés l'ont mis dans une position telle que le plus mince emploi qui lui serait accordé serait un bienfait inestimable pour lequel sa reconnaissance serait éternelle.

Dans ces circonstances, Monsieur le..., X... a naturellement recours au digne et respectable.... (Ministre, ou Surintendant, ou autre fonction, auquel a été confiée la direction ou l'administration) de..., et qui ne cesse de se montrer digne de cette noble mission.

X.... a reçu une bonne éducation (dire les qualités et les talents du solliciteur), et il serait incontestablement fort capable de remplir la place de... si vous daigniez la lui accorder.

Venir en aide à cette famille, Monsieur le..., serait à la fois lui rendre justice et faire une bonne action, et vous vous êtes toujours montré si juste et si bienfaisant, qu'elle est pleine d'espoir en vous,

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le...

Votre très humble et très respectueux serviteur.

(Date) (Signature et adresse)

(1) Tirée du Nouveau Secrétaire Général par H. Leblanc.

LETTRE DE FÉLICITATION.

Monsieur,

C'est avec une vive satisfaction que nous avons appris, ma famille et moi (ou ma femme et moi, ou simplement que j'ai appris), la bonne fortune qui vient de vous échoir (la mentionner brièvement). Vous la méritiez bien, et les nombreux amis que vous avez su vous acquérir partagent certainement tous aujourd'hui notre satisfaction. J'ose affirmer cependant qu'il n'en est point dont les sentiments pour vous soient au-dessus de ceux

De votre bien dévoué.

(Date) (Signature)

LETTRE POUR RECOMMANDER UN VOYAGEUR.

Monsieur,

Je prends la liberté de m'autoriser de nos bonnes relations pour vous recommander un de mes amis, Mr X... (titres et qualités), qui voyage et compte faire un séjour de quelque temps dans la ville que vous habitez. Il n'y connaît personne, et je vous en serais aussi reconnaissant que lui-même, si vous daigniez le faire admettre dans les maisons que vous fréquentez. Mr X... est

digne à tous égards de l'accueil favorable que je sollicite pour lui, et est homme à vous prouver sa gratitude dans toutes les occasions où vous auriez à réclamer de lui quelque bon office.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

(Date) (Signature)

LETTRE DE RECOMMANDATION.

Monsieur,

Je me fais un plaisir de recommander à votre obligeance Monsieur X..., qui m'est particulièrement connu, et qui mérite à tous égards l'encouragement que vous daigneriez lui accorder. Si ma recommandation pouvait lui être de quelque utilité, j'aurais contracté une nouvelle obligation envers vous.

Votre dévoué et obéissant serviteur.

(Date) (Signature)

AUTRE PLUS PRESSANTE.

Monsieur,

Comptant sur votre obligeance bien connue, je prends la liberté de vous recommander le porteur de la présente, Monsieur B..., pour lequel je professe beaucoup d'estime. Je souhaite vivement que vous puissiez le mettre à l'épreuve; vous vous assurerez ainsi par vous-même qu'il mérite le service qu'il sollicite de votre bienveillance.

Recevez à l'avance Monsieur, mes sincères remerciements, et croyez que je saisirai avec empressement toutes les occasions de reconnaître vos bons procédés.

Daignez agréer, Monsieur, avec mes salutations empressées, l'assurance de mon dévouement.

(Date) (Signature)

LETTRE POUR DEMANDER LA MAIN D'UNE JEUNE PERSONNE.

Mademoiselle, (1)

Je ne sais comment aborder une question qui vous déplaira peut-être, et que cependant je voudrais vous voir accueillir favorablement.

(1) Tirée du Nouveau Secrétaire Général, par H. Leblanc.

Je désirerais, en faisant mon bonheur, faire celui d'une personne qui mérite mon attachement et mon estime, et en regardant autour de moi, je ne vois que vous à qui je désirerais être uni pour la vie. Vous connaissez mon caractère ; quant à la fortune, voici quelles sont mes ressources (les expliquer).

Maintenant, Mademoiselle, à vous d'apprécier l'avenir que peut vous présenter notre union. Soyez assez bonne pour faire cesser promptement l'anxiété où je me trouverai jusqu'à ce que j'aie reçu votre réponse.

Je demeure avec respect, Mademoiselle,

Votre très dévoué serviteur.

(Date) (Signature)

LETTRES DE CONDOLÉANCE.

À UNE DAME SUR LA MORT DE SON MARI.

Madame,

C'est avec une douloureuse émotion que j'ai appris la triste nouvelle de la mort de votre mari, auquel j'étais uni par les liens d'une vraie et sincère amitié ; encore jeune, il vous promettait un bonheur dont son mérite, ses qualités et son excellent cœur vous donnaient la garantie. Hélas ! la mort ne ménage personne ; elle frappe en aveugle, et enlève aussi bien les hommes utiles à l'affection de leurs proches que les inutiles qui ne laissent derrière eux que des indifférents.

Les consolations que je pourrais vous offrir seraient indiscrètes ; la religion seule peut apporter à une telle douleur des calmants d'un ordre supérieur. Elle vous enseigne que votre mari ne peut que jouir en ce moment de la félicité réservée aux gens de bien : c'est dans une autre vie, plus heureuse que celle d'ici-bas, qu'il vous attend et que vous le retrouverez sous peu, tant nos jours passent vite. Si sa voix pouvait se

faire entendre, elle vous encouragerait à supporter votre cruelle affliction avec courage et résignation.

Recevez, Madame, l'assurance que je me ferai un devoir religieux de vous continuer les sentiments d'attachement et d'estime que vous m'avez toujours inspirés, et que, dans cette circonstance, vous pouvez réclamer de moi tous les bons offices qu'il sera en mon pouvoir de vous rendre.

J'ai l'honneur d'être, en partageant votre chagrin, Madame,

Votre très respectueux serviteur.

(Date) (Signature)

À UN FILS QUI VIENT DE PERDRE SON PÈRE.

Monsieur,

Je viens d'apprendre le coup terrible qui vous frappe et je vous prie d'être persuadé que je partage vos regrets. Votre affliction est d'autant plus légitime, que le père que vous pleurez était le type de l'homme d'honneur, de l'homme de bien : bon père de famille, bon citoyen, bon chrétien, en mourant il vous a laissé pour héritage, avec ses vertus et sa belle réputation, l'obli-

gation de l'imiter ; bientôt votre propre mérite le fera oublier, ou plutôt on le retrouvera tout entier en vous. Outre les magnifiques consolations que vous offre la religion, vous en trouvez une autre, Monsieur, dans les regrets universels que cette mort a soulevés ; les qualités de votre père étaient appréciées de tous, et son obligeance lui avait attiré une foule d'amis sûrs et dévoués qui ne perdront pas de sitôt son souvenir.

Espérons que nous le retrouverons tous un jour dans une autre patrie où nous serons exempts de ces séparations, de ces déchirements terribles auxquels nous sommes condamnés ici-bas.

Je demeure avec considération, Monsieur,

Votre tout dévoué,

(Date) (Signature)

À UN PARENT DONT LA FEMME (OU LA MÈRE, EN CHANGEANT QUELQUES MOTS), VIENT DE MOURIR.

Je ne puis assez vous exprimer, mon cher cousin, combien j'ai été sensible à la douloureuse nouvelle de la mort de votre mère (ou épouse). Quel chagrin pour vous qui l'aimiez tant ! Je

sens bien toute l'étendue de la perte que vous venez de faire dans cette excellente mère (ou fidèle épouse), si prévenante pour vous. Les lieux communs que je vous débiterais dans une lettre de condoléance ne sauraient guérir une pareille blessure. Tout au plus l'amitié peut-elle adoucir par ses propres larmes, le chagrin qui aime à trouver dans la sensibilité d'un ami un cœur qui compatit à son profond chagrin ; mais la mort n'en est pas moins là dans toute son horreur ; et le temps ainsi que la religion apporteront seuls à vos amers regrets un baume salutaire. Ne pleurez pas la chère défunte : sa vertu nous est garant qu'elle jouit de la félicité éternelle, et le ciel c'est le repos. Malgré ces réflexions, ma douleur n'en est pas moins sincère, et si la part que je prends à votre infortune pouvait la diminuer, soyez persuadé que vous trouveriez un prompt terme à vos regrets.

C'est dans ces sentiments sincères que j'ai l'honneur d'être, avec la plus affectueuse estime, cher cousin,

Votre très affligé et dévoué

(Date) (Signature)

RÉPONSE À UNE LETTRE DE CONDOLÉANCE.

Monsieur,

J'ai été fort sensible à la part que vous avez prise à ma douleur, et vos consolations m'ont quelque peu soulagé du fardeau de mes regrets. Dans une circonstance aussi cruelle, le généreux et délicat intérêt que vous me témoignez pouvait seul me consoler. Oui, le coup qui m'a frappé a été terrible. Vous le savez, vous qui appréciez si bien le défunt (ou la défunte) que je pleure, mais tout ce que vous connaissez de son beau caractère est encore au-dessous de la vérité. Son attachement à sa famille était incomparable, et il (ou elle) n'a eu d'attentions qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son affection. Vous perdez vous-même un ami (ou un parent) d'un mérite et d'une fidélité fort rares, car votre nom revenait souvent sur ses lèvres. Il est bien vrai, il faut une grande énergie pour supporter sans faiblir une si cruelle séparation. J'étais loin d'y être préparé, et je me flattais de l'espoir de ne jamais souffrir un si grand mal. Je cherche et je trouve ma consolation dans la certitude de voir ma mère (ou mon père, etc.) un jour, et cette fois pour être réuni à lui (ou à elle) pour toujours.

Merci encore une fois, et veuillez me croire toujours,

Votre tout dévoué,

(Date) (Signature)

ADRESSES.

ADRESSE À UN AMI À L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Cher Monsieur,

Ici réunis à l'occasion du... ème anniversaire de votre naissance, vos amis viennent vous offrir leurs meilleurs souhaits.

Le ciel vous a donné en partage une excellente épouse, une famille charmante et une honnête aisance : puisse-t-il vous conserver tous ces biens, vous donner à la fois, à Madame X... et à vous, la santé et le bonheur, et vous garder de

longues années encore à l'affection de tous les vôtres ! C'est de grand cœur que nous l'en supplions : on voit toujours avec plaisir prospérer les hommes qui, comme vous, monsieur, donnent à tous l'exemple des qualités civiques unies aux vertus chrétiennes, et sont la véritable force d'une nation. Aussi nous sommes fiers des liens d'amitié qui nous unissent, et nous ne chercherons qu'à les resserrer encore.

Veuillez agréer ces vœux des nombreux amis que vous avez su vous attirer par votre cordialité et vos qualités solides ; acceptez de leur part ce modeste souvenir d'une durable et sincère affection.

(Si c'est une montre que l'on offre, on pourrait ajouter ce qui suit.) Nous souhaitons ardemment que cette montre marque dans votre existence plus d'heures agréables que de moments malheureux, et que votre bonheur garde toujours l'éclat de ces fleurs que Madame X... voudra bien accepter.

(Date) (Signature)

A UN PÈRE (OU UNE MÈRE) A L'OCCASION DE L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Cher Père (ou chère Mère),

Vos enfants réunis ici autour de vous sont heureux de profiter du... ème anniversaire de votre naissance pour vous offrir l'expression de leur vive gratitude et de leur profonde affection. Nous n'oublierons jamais la sollicitude dont vous avez entouré notre enfance, les sacrifices que vous vous êtes imposés pour notre éducation et notre instruction, et, dans quelque position que nous place la Providence, nous nous souviendrons des exemples de probité et de vertu que nous avons eus sous les yeux. Il ne nous est pas possible de vous exprimer notre reconnaissance comme nous le voudrions; du moins nous nous efforcerons, par notre bonne conduite et notre piété filiale, de vous prouver que vous n'avez pas élevé des ingrats.

Que le Seigneur vous conserve encore longtemps à notre affection et à celle de notre digne mère (ou père), et qu'il daigne nous réunir tous un jour dans la demeure céleste, pour chanter ensemble un perpétuel alleluia!

(Si l'on offre un présent, on peut ajouter les quelques mots suivants) :

Veuillez accepter ce modeste souvenir de l'affection de tous vos enfants, petits et grands.

DES EMPLOYÉS À UN PATRON.

Monsieur,

C'est aujourd'hui un beau jour pour les employés de votre maison: ils célèbrent l'anniversaire de votre naissance (ou de votre mariage), avec autant de véritable affection que s'ils avaient l'honneur d'appartenir à votre propre famille. Vous avez su conquérir leur cœur par votre sage direction: sachant unir la douceur à la fermeté, et ne vous guidant jamais dans vos rapports avec eux que par les principes de la justice et de l'impartialité, vous méritez leur reconnaissance, et ils ne vous la marchanderont jamais.

Nous sommes heureux, Monsieur, de profiter de cette circonstance, pour vous offrir, à vous et à votre aimable famille, l'expression de nos sentiments dévoués, nos souhaits pour votre bonheur et votre succès dans toutes vos affaires. Au reste, nous ne serons jamais inquiets au sujet de la prospérité de votre maison; que Dieu vous accorde seulement la santé, et vous pourrez dire comme ce brave Normand: "Seigneur, je ne vous demande pas d'argent, montrez-moi seulement où il y en a," ou comme un illustre capitaine: "Je cherche à connaître, non le nombre de mes ennemis, mais le lieu où ils se trouvent." C'est, en

effet, grâce à une habileté et à des capacités commerciales reconnues, à une prudence et à une probité peu communes, que vous avez pu porter la prospérité de cette maison au point où elle est parvenue. Soyez bien persuadé, monsieur, que nous travaillerons à la maintenir dans cette voie par l'aide que nous vous apporterons toujours, comme des soldats suivent un chef dans l'étoile duquel ils ont foi.

(Si l'on offre un présent, on pourra ajouter ce qui suit) :

Daignez accepter ce modeste présent comme un souvenir durable et un faible tribut de notre respectueuse et inaltérable affection.

RÉPONSE D'UN PATRON À SES EMPLOYÉS.

Messieurs,

Je suis très sensible au témoignage d'attachement que vous me donnez aujourd'hui. Je n'en suis cependant pas surpris : je connais vos sentiments, et, vous le savez, je vous porte de mon côté une véritable affection. Tout ce qui regarde

vos proches et vous-mêmes m'intéresse, et je prends part à vos chagrins comme à vos joies ; mon plus vif désir serait qu'on pût dire de cette maison que les employés et le patron ne forment ensemble qu'une même famille. Je m'efforcerai toujours de travailler dans la mesure du possible à améliorer votre sort, non-seulement par amitié pour vous, mais encore par justice ; car, je tiens à vous le déclarer, si notre maison de commerce se trouve dans une situation prospère, ce n'est pas tant à mon habileté qu'elle le doit, qu'à votre zèle, à votre activité, à votre travail.

En continuant donc à travailler avec ardeur, vous de votre côté, et moi du mien, nous ferons encore des progrès, et je n'ai pas besoin d'ajouter que nous nous en ressentirons tous ; quand le corps est sain et bien portant, ce n'est pas la tête seule qui va bien, tous les membres éprouvent les effets de la bonne santé.

En échange de vos bons souhaits, veuillez accepter les miens, et que Dieu les bénisse et les exauce tous.

RÉUNION D'AMIS,

Messieurs,

Si nous jetons les yeux autour de nous, nous ne voyons que des traits qui nous sont familiers, des visages que nous ne rencontrons jamais sans éprouver un sentiment de plaisir, parce que ce sont ceux de nos amis. Nous ne saurions trop vanter l'amitié : quelle joie lorsqu'après une dizaine, une quinzaine d'années, nous revoyons un ami perdu de vue au milieu des tracas et des hasards de l'existence ; et au contraire, notre cœur n'éprouve-t-il pas un sentiment d'isolement lorsque nous nous trouvons dans une ville étrangère entourés d'indifférents, éloignés de tous les nôtres ? Cependant l'amitié n'est plus que rarement ce qu'elle était autrefois ; nous sommes devenus de nos jours des hommes pratiques, et c'est à peine si nous pouvons concevoir ces affections que nous dépeignent les anciens, celles de Nisus et Euryale, d'Oreste et Pylade, de Castor et Pollux. Il est vrai que chez ces braves anciens l'imagination et le bon sens, la fable et l'histoire, la mythologie et la vérité se battaient si souvent ensemble, et faisaient une telle cuisine qu'ils ne s'y retrouvaient pas toujours eux-mêmes. Il ne faudrait toutefois pas

exagérer: l'amitié n'est pas devenue un mythe, elle existe encore même chez les peuples civilisés, et je ne crois pas me tromper en affirmant que, si elle se perdait dans le reste de la terre, nous la retrouverions parmi nous. Pour moi, je suis heureux et fier de l'amitié qui nous lie, messieurs, parce qu'elle repose sur l'estime que nous avons les uns pour les autres, et je souhaite qu'elle nous unisse toujours. Souvenons-nous de la devise de la Belgique: *L'union fait la force.*

À UN VIEUX GARÇON À L'OCCASION DE SON MARIAGE.

Monsieur,

L'histoire nous rapporte que César, au moment de passer le Rubicon, et avant de jeter le cri resté célèbre: Le sort en est jeté! hésita et réfléchit longtemps. Ce n'était pas sans raison, car il allait transporter avec lui sur l'autre rive, la guerre civile, c'est-à-dire la ruine, l'incendie, la dévastation et la mort. Vous aussi vous allez franchir le Rubicon; vous allez passer cette ligne de démarcation entre deux parties bien distinctes de votre

vie, mais ce n'est pas la guerre avec toutes ses horreurs que vous allez trouver sur l'autre rive, c'est au contraire le bonheur, les douceurs calmes de la famille. C'est là qu'après une journée bien remplie, on aime à se retremper dans le repos; c'est au sein de la famille que l'homme obtient la plus belle récompense que la terre puisse offrir au travail: le bonheur.

Vivez donc heureux dans cette vie nouvelle, monsieur; puissiez-vous ne rencontrer dans cette nouvelle phase de votre existence que des roses sans épines; nos souhaits vous accompagneront toujours. Pour vous prouver que ce n'est pas la bouche seule, mais que c'est surtout notre cœur qui vous tient ce langage, nous avons tenu à vous offrir un faible témoignage de notre estime; daignez l'accepter.

À LA SANTÉ DES MARIÉS.

Madame,

En ce beau jour où la nature entière doit vous paraître plus belle, le ciel plus pur, les fleurs plus éclatantes, la lumière plus éblouissante, en un mot

toute la création plus parfaite, nous tenons à vous assurer que nous prenons une large part à votre félicité. Vous avez su vous choisir pour compagnon dans le rude sentier de la vie un homme, dont les qualités aussi brillantes que solides, vous donnent des garanties de bonheur et de tranquillité. Dieu ne saurait que bénir de telles unions : aussi tous ceux qui sont attachés à votre mari et à vous-même par les relations étroites de la parenté ou de l'amitié éprouvent-ils une joie sincère et profonde. Ils vous félicitent de votre choix, et vous souhaitent à tous deux une longue série d'années aussi heureuses qu'il est possible à l'homme de les obtenir sur cette terre. Puisse la Providence vous protéger toujours, et vous accorder, avec les joies du mariage, l'honneur d'être pour tous les modèles des époux.

VINGT-CINQUIÈME (OU 50e) ANNIVERSAIRE DE MARIAGE.

Madame, Monsieur,

Cinq (ou dix) lustres (1) se sont écoulés depuis que vous avez allumé le flambeau de l'hyménée, et cette longue série d'années a dû passer pour vous comme un songe. Bien des catastrophes ont éclaté plus ou moins près de vous, bien des amis ont disparu de la surface de cette terre, bien des épreuves ont assailli vos proches; vous-mêmes, comme tous les mortels, vous avez été effleurés par l'aile du malheur, mais, la main dans la main, sachant votre union indissoluble dans ce monde, et espérant qu'elle le sera encore dans l'autre, vous n'avez pas bravé la fatalité avec le stoïcisme païen, mais vous avez accepté les soucis et les amertumes de la vie avec une résignation chrétienne, en trouvant un appui inébranlable dans votre profonde et mutuelle affection.

Vous avez conservé intact le patrimoine d'honneur que vous ont légué vos ancêtres, et, aussi fidèles aux obligations du mariage qu'aux devoirs du bon citoyen et du bon chrétien, vous êtes pour

(1) Lustre, espace de cinq années.

tous des modèles à suivre. Aussi Dieu vous a bénis : les années d'union conjugale qu'il vous a données, l'aisance dont vous jouissez, la famille étroitement unie qui vous chérit, sont des présents que nous le supplions de vous conserver. C'est le vœu de vos nombreux amis qui se réjouissent autant des biens qui vous arrivent que si dame Fortune les leur accordait à eux-mêmes. Du reste, quand un bonheur échoit à une famille comme la vôtre, il s'élève un cri général de satisfaction, tant on aime à voir le mérite récompensé.

Nous ne saurions finir sans féliciter vos enfants d'avoir été élevés à si bonne école ; ils peuvent se convaincre qu'en suivant les leçons de loyauté et de vertu que vous leur avez inculquées en prêchant d'exemple, non-seulement ils conserveront l'estime de leurs concitoyens, mais encore trouveront l'unique voie du bonheur, et feront la consolation de vos vieux jours.

Daignez accepter ce présent que nous vous offrons, non comme digne de vos mérites, mais comme un modeste souvenir de notre attachement et de cette belle fête de famille. Si les honnêtes gens de la terre entière vous connaissaient comme nous vous connaissons, ils s'uniraient tous à nous au moins de cœur pour joindre leurs vœux à ceux que nous formons pour votre bonheur.

RÉPONSE À UNE ADRESSE QUELCONQUE.

Messieurs,

Je suis très sensible à votre aimable invitation. Vous avez voulu me faire plaisir, et vous avez réussi : la preuve en est dans mon émotion, puisque je ne trouve même pas de termes convenables pour répondre aux charmantes paroles que vous venez de m'adresser. Elles sont sincères, je le sais, je connais votre affection pour moi, et j'en suis très fier. Je ne leur trouve qu'un défaut, c'est d'être trop flatteuses, car je ne me reconnais d'autre mérite que celui d'avoir pu gagner l'estime d'amis aussi précieux que vous tous. Du fond du cœur, je vous remercie des vœux que vous formez pour mon bonheur et celui de ma famille. Je souhaite de mon côté que le ciel vous accorde une vie longue et heureuse, et le bonheur sous toutes ses formes et pour l'éternité.

DISCOURS LU PAR UN ENFANT À UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

Monsieur le Curé,

Messieurs les Commissaires d'Ecoles,

Grâce à la complicité d'un vieux monsieur qu'on représente armé d'une faux, et qui porte ce nom profond et redoutable le *Temps*, nous voilà revenus à cette époque de l'année impatiemment attendue par beaucoup d'entre nous, parce que, pendant deux mois, nous n'entendrons plus la voix monotone et austère de cette terrible grammaire française, vieille matrone revêche et susceptible, à qui nous manquons si souvent de respect ; adieu aussi à sa cousine la grammaire anglaise !

Mais d'où vient que ce mot *adieu* que je viens de prononcer éveille soudain dans nos cœurs des sentiments de tristesse, et répand une ombre sur notre joie ? Ah ! c'est que sur cette terre d'épreuves, le Seigneur veut que nous n'ayons aucun bonheur sans mélange ; c'est que ce terme *adieu* est un des plus amers de notre langue ; n'est-ce pas, en effet, le mot qui se trouve sur nos lèvres dans les moments les plus douloureux de l'existence humaine ? C'est le mot que prononcent deux amis

qui se séparent ; c'est celui qui va blesser le cœur de cette mère abandonnée par son fils qui va défendre sa patrie sur le champ de bataille ; c'est le dernier cri qui parvient sur l'aile du vent aux oreilles de ce père qui vient de conduire son fils jusqu'au navire en partance pour de lointains pays ; enfin c'est le dernier son exhalé de la bouche d'un parent chéri, dont l'âme s'envole pour comparaître devant le tribunal du Souverain Juge !

Aujourd'hui ce mot *adieu* est un cri de séparation pour plusieurs d'entre nous, qui ne reviendront plus s'asseoir sur ces bancs où ils auront peut-être passé les moments les plus doux de leur existence ; ils vont se séparer d'un maître regretté, dont ils ont su apprécier le zèle, la piété et le dévouement infatigable, et d'un pasteur vénéré, dont la sollicitude et l'affection pour l'enfance nous ont appris à comprendre la beauté de cette sublime parole de Jésus: "Laissez venir à moi les petits enfants."

Quant à nos compagnons plus jeunes, qui auront encore dans deux mois le bonheur de se retrouver dans les murs de notre chère école, puissent-ils apprécier toujours comme nous le bienfait d'une éducation vraiment chrétienne ! puissent-ils, comme nous, conserver une éternelle gratitude à notre maître, à notre curé, et à nos dignes commissaires

d'écoles, qui daignent s'occuper avec tant d'habileté et de zèle, et sans rétribution aucune, de l'éducation de la jeunesse ! Puissions-nous enfin nous montrer dignes des excellentes leçons que nous avons reçues, en restant toujours de bons citoyens et de bons chrétiens, afin qu'un jour nous nous trouvions tous réunis dans la patrie céleste, avec nos parents, nos amis et nos bienfaiteurs !

AUTRE DISCOURS POUR DISTRIBUTION DE PRIX.

Monsieur le Curé,

Messieurs les Commissaires,

Mesdames et Messieurs,

Depuis le jour néfaste où nos premiers parents mangèrent le fruit dont la digestion leur fut, hélas ! si difficile, la race humaine dut se soumettre au châtiment qui lui fut infligé par la Souveraine Justice ; l'homme fut contraint de travailler pour subvenir à ses besoins, pour se vêtir, pour arracher d'une terre ingrate le blé nécessaire à sa subsis-

tance, et jusqu'au charbon qui réchauffe durant l'hiver ses membres fatigués et transis.

Et ce n'est pas à trente ans, ce n'est pas à vingt ans qu'il doit commencer ; à peine les voiles qui enveloppent l'intelligence de l'enfant commencent-ils, avant de se lever entièrement, à laisser passer les premières lueurs de l'entendement, qu'on lui met entre les mains l'A B C, première étape de ce chemin ardu du travail, dont la mort seule viendra le faire sortir. La punition de la désobéissance d'Adam eût été presque au-dessus des forces humaines, si Dieu, dans sa bonté, n'eût permis que le travail donnât à l'homme des avantages, des récompenses, des jouissances intellectuelles. L'enfant laborieux évite l'ennui, en même temps que les dangers de l'oisiveté ; il acquiert les connaissances nécessaires pour son avenir, témoigne sa reconnaissance à ses parents par la satisfaction qu'il leur donne, et gagne des mérites pour le ciel. Enfin, n'est-ce pas un grand dédommagement de son labeur de l'année que de recevoir un prix devant tous ses condisciples et de la main de ses supérieurs ?

Profitons de cette circonstance pour prier le Seigneur d'accorder aussi les récompenses qu'ils méritent à notre maître si dévoué, dont le zèle ne se ralentit jamais ; à nos commissaires d'écoles qui

s'acquittent avec tant de sagesse et d'habileté de leurs délicates fonctions ; enfin à notre vénéré pasteur, M. X...., sur l'affection duquel nous avons toujours pu compter. Que la Providence daigne leur accorder à tous une santé parfaite, une vie longue et honorée !

AU CURÉ D'UNE PAROISSE, À L'OCCASION DE LA FÊTE DE NOEL.

Monsieur le Curé,

Pour le temps de Noël, où la gaieté et le bonheur doivent régner partout, nous avons organisé cette petite fête, à laquelle nous nous sommes permis d'inviter nos meilleurs amis, ceux surtout à qui nous sommes attachés par les liens de la plus vive reconnaissance. C'est qu'à la fin de l'année qui s'enfuit, toute pleine des soins attentifs que vous nous avez donnés, il est un devoir bien doux que vos enfants de l'Ecole de X... tiennent à remplir : vous remercier du zèle que vous mettez à les conduire dans la voie du bien, et vous prier

d'accepter leurs souhaits et leurs vœux pour l'année qui va bientôt s'ouvrir. C'est bien peu de chose, monsieur le curé, à côté des sacrifices que vous vous imposez chaque jour pour notre avancement dans la vertu ; et nous sentons que nous ne pourrons jamais acquitter la dette que nous avons contractée envers vous. Mais le divin Ouvrier, qui s'est réservé le soin de récompenser magnifiquement ceux qui auront travaillé à sa vigne, saura vous dédommager de vos peines et de vos travaux.

En attendant la couronne immortelle, les anges de Bethléem vous apportent, avec les gais refrains de leurs célestes cantiques, la plus belle récompense que l'homme de bonne volonté puisse désirer ici-bas : le contentement et la paix du cœur.

Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

À SA GRANDEUR MONSEIGNEUR N. Z. LORRAIN, ÉVÊQUE DE CYTHÈRE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PONTIAC, ETC. (1)

(A l'occasion de son élévation au siége de Pembroke.)

Monseigneur,

Permettez aux élèves des écoles sous le contrôle des commissaires catholiques de Montréal, de venir, après leurs maîtres, vous féliciter de la haute position à laquelle le chef de l'Eglise et vos propres mérites viennent de vous élever.

Cette distinction ne nous a pas surpris, car, en lisant dans St-Paul le portrait qu'il trace de l'évêque "prudent, sage, doux, hospitalier et abordable à tous," nous avions souvent pensé, dans les heureux moments où vous nous honoriez de vos visites, qu'il avait tracé là, trait pour trait, l'image de celui qui se montrait si bon pour nous, et que nous savions si bon pour tous.

Pourtant, Monseigneur, et Votre Grandeur nous pardonnera ce mouvement d'égoïsme, nous aurions désiré que la Providence nous laissât profiter plus longtemps de vos lumières, de votre expérience et de votre sage direction. Mais vos œuvres

(1) Composée par A. Lebiond de Brumath.

avaient parlé trop haut ; les vivants souvenirs que vous aviez laissés à Ste-Thérèse, les travaux de votre apostolat aux Etats-Unis, les services rendus à notre diocèse, étaient connus de tous, appréciés de tous, et de notre évêque plus que de tout autre. Vos mérites ont triomphé de votre modestie, et la couronne épiscopale est venue ceindre un front si bien fait pour la porter.

Vous allez maintenant nous quitter, mais avant votre départ, laissez-nous vous remercier d'avoir contribué pour une si large part à nous faire donner une éducation solide, qui doit faire de nous des hommes et des chrétiens ; une éducation intellectuelle qui nous permet d'aspirer à une position convenable dans le monde ; et une éducation morale qui nous en assure une plus belle dans l'autre.

Veuillez croire, Monseigneur, que nous en profiterons pour nous montrer partout et toujours des patriotes sincères et de dignes enfants de l'Eglise.

De nouveaux travaux, de nouveaux combats, de nouveaux triomphes aussi attendent sur une terre privilégiée celui qui a déjà tant lutté pour Dieu et pour son Eglise. Mais, en partageant la joie et l'enthousiasme du clergé et du peuple qui vous attendent, qu'il nous soit au moins permis d'exprimer le vif regret que nous ressentons de vous perdre. Enfants, nous savons mal vous le dire, mais nous vous aimions, Monseigneur, de toute

l'affection de nos jeunes cœurs, et aucun de vos soins, aucune de vos paternelles attentions n'était passée, sans éveiller en nos cœurs la plus vive et la plus durable reconnaissance.

Au milieu des nombreux enfants qui vont bientôt devenir l'objet de votre douce sollicitude, nous sera-t-il permis de compter sur une petite place dans votre cœur de père et de pasteur? Après tout ce que vous avez fait pour nous, il ne nous semble pas téméraire de l'espérer. Oui, Monseigneur, nous savons que vous conserverez le souvenir de vos dévoués enfants des Ecoles Catholiques de Montréal, et que vous leur accorderez le bénéfice de vos prières, comme vous leur avez accordé le bénéfice de vos conseils.

Nous n'ajoutons plus rien, Monseigneur; aussi bien, c'est une tâche ingrate que de féliciter le vrai mérite. Nous savons que votre humilité trouvera de trop tout ce que nous pourrions dire à votre louange, et que tout le monde trouvera trop au-dessous de la réalité ce que nous pourrions dire de plus flatteur.

Veuillez au moins accepter nos regrets et notre douleur, avec le tribut de notre profond respect et de notre inaltérable gratitude.

Les élèves des écoles sous le contrôle des
Commissaires Catholiques de Montréal.

Montréal, le 21 septembre, 1882.

LES ENFANTS D'UNE ÉCOLE A LEUR CURÉ, DE RETOUR D'UN VOYAGE.

Monsieur le Curé,

Notre modeste école occupe sans contredit une bien large place parmi les œuvres de zèle et de charité qui se partagent tous les instants de votre vie. Grâce à vous, nous jouissons de tous les bienfaits d'une direction spirituelle sage, ferme et éclairée. Elèves d'une école chère à votre cœur, puisqu'elle a pour but de faire de nous de bons chrétiens ; enfants de prédilection, puisque nous sommes un objet continuel de votre dévouement apostolique, nous sommes heureux d'avoir enfin l'occasion de vous témoigner notre gratitude la plus profonde et la plus sincère.

Dieu seul, monsieur le curé, connaît le bien que vous avez fait aux âmes qui vous sont confiées ; mais, en voyant ces nobles efforts pour accroître en nous l'amour de notre Créateur, nous sentons que nous devons, non-seulement nous efforcer de mettre en pratique vos pressantes exhortations, mais encore conserver pour votre personne les sentiments de la plus vive reconnaissance.

L'abnégation, le dévouement et le zèle sont si intimement liés au caractère sacerdotal, que vous

croyez sans doute n'avoir fait qu'accomplir votre devoir, en vous dépensant ainsi pour nous, mais nous savons apprécier mieux que vous-même votre dévouement : aussi éprouvons-nous le besoin de vous dire toute notre joie en vous voyant de retour prêt à continuer les œuvres que la paroisse doit à votre zèle.

Durant votre absence, nous ne vous avons point oublié dans nos prières, et si les prières de l'enfance sont toujours exaucées, Dieu vous accordera encore une longue suite d'années heureuses sur la terre, suivies de la magnifique récompense qu'il vous a réservée dans le ciel.

AU DIRECTEUR SPIRITUEL D'UNE MAISON D'ÉDUCATION, A L'OCCASION DE SON DÉPART.

C'est avec les regrets les plus vifs et les plus sincères que nous avons appris, nous, vos enfants de l'Ecole X... la nouvelle de votre prochain départ.

...années se sont déjà écoulées depuis que vous avez bien voulu accepter la charge si lourde de directeur spirituel de cette maison. Pendant ces ...années, vous avez fait luire pour nous le flam-

beau qui doit nous conduire dans le vrai sentier ; vous nous avez appris à respecter l'autorité, et à nous respecter nous-mêmes ; vous nous avez appris comment il fallait aimer Dieu et la patrie ; vous nous avez enseigné la science la plus nécessaire à l'homme, celle du salut ; vous vous êtes efforcé de faire de nous de bons chrétiens, et par conséquent de bons citoyens. Veuillez recevoir en échange de ces bienfaits inappréciables nos remerciements sincères, et l'expression de notre éternelle reconnaissance.

Vous nous quittez aujourd'hui, non dans un but d'ambition humaine, non pour chercher à acquérir une plus grande somme de biens ou de jouissances terrestres, mais pour exercer ailleurs votre zèle apostolique. Soyez certain que nos vœux et nos prières vous accompagneront. Soyez assuré que si nous ne pouvons plus profiter de vos enseignements, nous nous rappellerons au moins les sages conseils que vous nous avez donnés pour nous guider sûrement dans la voie du bien. Votre souvenir vivra au milieu de nous, et dans nos invocations au Dieu Tout-Puissant, votre nom sera uni à ceux de nos parents et de tous ceux qui ont cherché à développer dans nos cœurs le germe des vertus chrétiennes.

Puisse le Seigneur vous combler de ses consola-

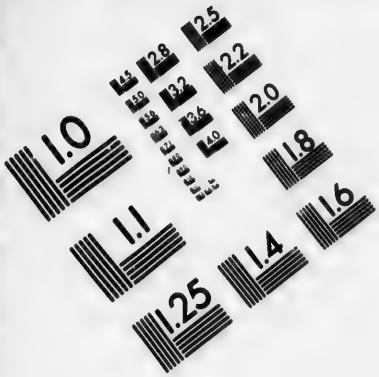
tions et vous conserver longtemps la santé, afin que vous puissiez faire autant de bien parmi vos nouveaux paroissiens que vous en avez fait parmi nous !

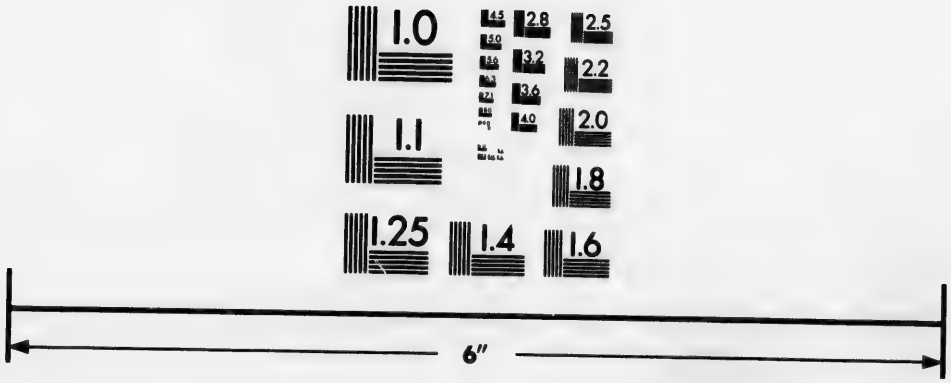
C'est le vœu que forment en ce jour les élèves de l'Ecole X...

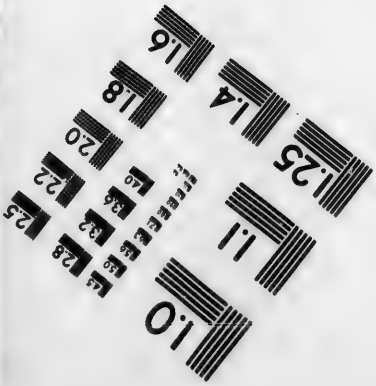
SANTÉ AUX DAMES.

Vous me demandez, messieurs, la santé des Dames. Je m'exécute avec plaisir, car nous, Canadiens-Français, sommes les dignes descendants de cette race franque chez laquelle la galanterie a toujours été en honneur. Ma seule crainte est de rester bien au-dessous de la tâche que vous m'imposez.

Si je n'écoutais que mon cœur, je vous proposerais sans hésiter la santé des Dames, de toutes les dames, petites ou grandes, laides ou belles, bonnes ou méchantes. Il y en a donc de méchantes ? me demanderez-vous. Non, il n'y en a pas chez nos mères, nos femmes, nos sœurs, nos fiancées ; il n'y en a pas dans la charmante réunion où nous avons le bonheur de nous trouver. Mais ailleurs ? n'y a-t-il pas des coquettes, des jalouses, voire







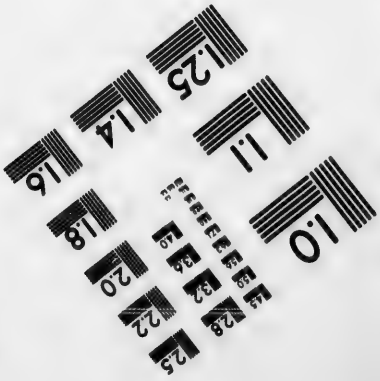
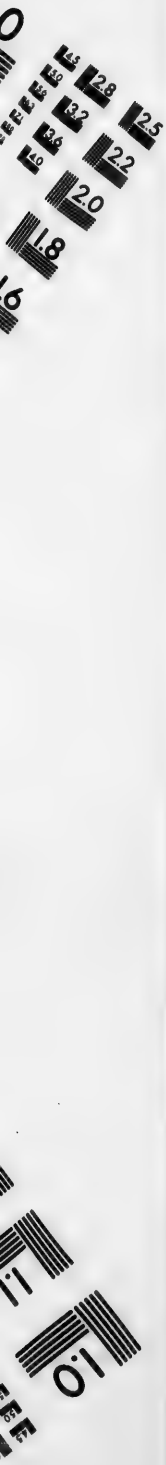


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



même des pétroleuses, des tricoteuses et des dynamiteuses? Il en est des femmes comme des langues d'Esope. Vous savez tous l'histoire, néanmoins je vais la rappeler en deux mots.

Esope était un bossu de beaucoup d'esprit, comme tous les bossus. Un jour son maître qui régalait ses amis, lui ordonna d'acheter ce qu'il y avait de meilleur, et rien autre chose. Esope n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Les convives finirent par se dégoûter de ce mets.

"L'ennui naquit un jour de l'uniformité," a dit un grand poète. De là évidemment colère du maître qui fait appeler son esclave: "Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue?" répondit l'accusé, "c'est le lien de la vie civile, la clef des sciences; l'organe de la vérité et de la raison: par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade; on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux." "Eh bien!" répliqua le maître, qui prétendait l'attraper, "achète-moi demain ce qu'il y a de pire, ces mêmes personnes viendront chez moi, je veux diversifier."

Le lendemain Esope ne fit encore servir que le même mets, disant "que la langue est la pire chose qui soit au monde; c'est la mère de tous les débats,

la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et qui pis est de la calomnie. Par elle, on détruit les villes, on persuade de méchantes choses." On approuva fort l'intelligence de l'esclave, et quelqu'un de la compagnie s'écria que vraiment ce bossu était fort précieux, car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe.

Ne trouvez-vous pas, messieurs, une grande analogie entre les langues d'Esope et les femmes en général ? Les dames ne sont-elles pas ou tout sucre ou tout fiel ? Ne donnent-elles pas à l'homme le bonheur ou le malheur sur la terre ? Au lieu de dire comme le fabuliste grec : Qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? et d'un autre côté : La langue est la pire chose qui soit au monde ; ne pourrions-nous pas dire : Qu'y a-t-il de meilleur que la femme ? et d'autre part : La femme est la pire chose qui soit au monde ?

Mais je m'arrête, mesdames, car aux regards furibonds qu'on me lance de toutes parts, je m'aperçois que si je continue sur ce ton, je serai lapidé avant d'avoir dit toute ma pensée. J'en voulais venir à cette conclusion que plus un être est élevé en beauté et en intelligence, et plus son antithèse doit être élevée en laideur et en scélératesse. Abel

n'a-t-il pas eu pour frère Caïn ? Les mauvais anges n'ont-ils pas été créés en même temps que les bons ? Les anges qui sont restés bons n'en ont que plus de droits à notre admiration, et les femmes que nous connaissons ne méritent que davantage notre respect.

Malgré tout, les bonnes doivent obtenir miséricorde pour les autres ; aussi, messieurs, à la santé des femmes en général ! A la santé des dames russes, des dames hollandaises, italiennes, anglaises, espagnoles ou portugaises ! à la santé surtout des dames françaises et canadiennes !

AUTRE SANTÉ A[illegible] DAMES.

Mesdames et Messieurs,

Vous voulez absolument que je prenne la parole ! Tant pis pour vous, vous serez les premiers à en souffrir, et vous n'aurez pas à en accuser mon inexpérience, mais votre imprudence, car pour moi, je ne puis pas décliner votre invitation.

Vous me permettrez bien du moins de choisir le sujet de mon discours. Je m'empresse de prendre

celui qui m'offre le plus de ressources, la santé des Dames, et je suis convaincu que la seule vue de l'auditoire sympathique qui m'entoure me donnera confiance et m'inspirera.

Nous admirons tous, messieurs, la bonne grâce et le charme de la plus aimable créature que Dieu ait faite après les anges; mais vous êtes-vous demandé pourquoi la femme l'emporte tellement sur les autres êtres créés? Le ciel a bien voulu satisfaire ma curiosité sur ce point, et me faire connaître ce secret par une révélation: si vous vous engagez à ne point l'ébruiter, je vais vous le communiquer confidentiellement.

Un jour, ou une fois, si vous le préférez, car à cette époque il n'y avait pas encore de jour, le bon Dieu, s'ennuyant, eut l'idée de faire de la cuisine chimique pour se distraire. Il y réussit admirablement, et composa, mais en petite quantité, une essence créatrice si parfaite qu'avec cela on pouvait produire tout ce qu'on voulait: "Que vais-je faire d'abord? se dit-il. Ma foi faisons la lumière, car je n'ai pas de chandelle." Il dit, se versa une goutte d'élixir sur l'ongle du pouce, souffla dessus, et la lumière fut. Là-dessus, il serra sa fiole, et alla se coucher. Le second jour, nouvelle goutte, nouvelle création. Il fit ainsi le soleil, la lune, les étoiles, la terre; enfin il songea à l'homme; "mais,

sapristi ! se dit-il, pour cet animal-là il m'en faudra au moins dix gouttes." Il dit, se versa dix gouttes dans le creux de la main, souffla dessus, et... vous voyez d'ici la bonne face réjouie de pépère Adam.

Cependant, Adam s'ennuyant dans la société des vaches et des girafes, alla prier Dieu de lui donner quelqu'un avec qui il pût fumer sa vieille pipe de bon tabac canadien. "Je vais faire mieux que cela," dit le bon Dieu. "Je vais te donner une femme." Une femme ! s'écria Adam, qu'est-ce que cet oiseau-là ? "Tu vas voir. Prends cette fiole. Quand tu t'ennuieras dans les grands prix, tu te verseras dans la main dix gouttes de cette essence, tu souffleras dessus, et tu auras quelqu'un pour frotter tes rhumatismes."

A peine Dieu avait-il le dos tourné qu'Adam, qui voulait faire les choses consciencieusement, qui avait la main un peu lourde, et qui ne voulait pas être volé sur la qualité de la marchandise, avait répandu dans le creux de sa main tout le contenu de la fiole. C'est ce qui nous explique, messieurs, pourquoi la femme a tant de qualités.

AUTRE SANTÉ AUX DAMES.

Messieurs,

Nous devrions nous rassurer sur la santé des Dames, puisque depuis le commencement du monde, elles n'ont jamais fait faillite au genre humain. La première, il est vrai, eut bien quelques petits travers, mais il n'en faut pas trop vouloir à cette vénérable aïeule, puisque tout s'arrangea pour le mieux avec son lord et seigneur Adam. On peut dire que depuis son exemple a servi à ses filles, qui se sont toujours montrées si sages que les serpents en ont perdu la parole. Honneur donc, santé et prospérité à cette meilleure partie du genre humain, dont la beauté n'est pas rien qu'extérieure, mais dont les vertus, le dévouement et les grâces adoucissent les mauvais jours de notre vie, et embellissent les plus heureux !

Une seule considération m'empêche de continuer : c'est qu'entre toutes leurs vertus, la modestie brille au premier rang, et qu'en s'entendant louer, toutes se fatiguent à produire des actes d'humilité si profonds et si sincères, que je me ferais un reproche de prolonger le martyre de leur réserve naturelle.

SANTÉ A LA PRESSE.

Lorsque vers 1440, Gutemberg découvrait l'imprimerie, ce bienfaiteur de l'humanité prévoyait peut-être une partie des conséquences incalculables de sa découverte, mais il n'aurait certes pu deviner que, moins de cinq siècles plus tard, grâce à lui et à d'autres inventions du génie, comme celles de l'application de la force de la vapeur aux locomotives, et de l'électricité au télégraphe, dues à des hommes comme Denis Papin, James Watt, Franklin, Ampère, Morse, etc., les évènements qui se passeraient dans l'univers entier pourraient quelques heures plus tard être répandus dans les plus petits villages de l'Australie, de la France ou du Canada.

Aussi la science qui était autrefois la propriété exclusive d'un petit nombre de privilégiés, est-elle aujourd'hui à la portée de tous. Il n'est pas d'homme, à quelque nation ou quelque position sociale qu'il appartienne, qui ne puisse chaque jour être au courant des questions d'actualité. Et quelle variété dans ces publications qui inondent la terre ! Journaux quotidiens, bi-hebdomadaires, hebdomadaires, bi-mensuels, mensuels, revues, dictionnaires ou encyclopédies par livraisons, publications traitant de politique, de philosophie, de

théologie, de sciences, d'art, d'industrie, de commerce, d'art militaire, de modes, de sport, il y en a pour tous les goûts, toutes les aptitudes, toutes les bourses.

La Presse est une puissance, et la plus grande sur la terre après celle de la religion et celle de l'argent. Ne porte-t-elle pas la paix ou la guerre dans le pan de son manteau? Il n'est pas d'obstacle qui l'arrête: n'a-t-on pas vu dans ces dernières années un grand journal du nouveau-monde envoyer à la recherche de l'explorateur Livingstone? un autre préparer une expédition au pôle Nord? un autre encore en Europe se mettre résolument à la recherche d'un assassin, et réussir où avaient échoué toutes les ressources policières d'un grand pays?

Oui, le rôle que la Presse a à remplir est beau, sublime: diriger les peuples dans la voie de la science, les détourner des dangers où une mauvaise politique ou une mauvaise administration peuvent les entraîner, les pousser sans cesse vers le progrès physique, vers le progrès moral, vers le progrès intellectuel; quelle plus belle mission?

Messieurs, à la santé de la Presse! Puisse notre pays n'avoir que des journalistes consciencieux, qui jamais ne subordonneront le devoir à l'intérêt, et dont la plume défendra avec honneur notre langue, notre religion et nos lois!

A LA PROVINCE DE QUÉBEC. (1)

Messieurs,

Si j'avais eu à choisir le toast qu'il me plairait le plus de proposer en cette grande et patriotique réunion, j'aurais certainement choisi celui que l'honorable président vient de me prier de porter.

Ces mots : *A la Province de Québec !* évoquent en ce moment chez moi, comme chez vous, messieurs, la grande image de la patrie, avec ce toit qui la rend chère à nos cœurs, avec ce qui a fait faire de si nombreux sacrifices à nos prédécesseurs, pour nous permettre de la voir dans sa splendeur d'aujourd'hui. Mais, messieurs, l'âge qui m'enlève tant d'avantages que beaucoup d'entre vous possédez, m'en donne un sur la plupart des convives qui ne sont encore qu'au printemps ou à l'été de la vie. Mes souvenirs, messieurs, remontent à près de cinquante ans. C'est vous dire que si je vois aujourd'hui la province de Québec dans une condition de prospérité que la plupart des nations du monde pourraient lui envier, je l'ai vue

(1) Discours prononcé par M. Coursol, M.P., au banquet national de la St-Jean-Baptiste en 1884.

aussi aux jours de ses rêves, aux jours de ses malheurs, aux jours de ses luttes héroïques pour la liberté. Oui, messieurs, la plupart d'entre vous ne peuvent guère se faire une idée de l'état de la province de Québec au jour de la fondation de la St-Jean-Baptiste, par le sincère, dévoué et ardent patriote, Ludger Duvernay.

Au lieu de cette fière cité où nous tenons maintenant une si large place, où l'union règne parmi les citoyens de toutes les origines, races et religions, si bien prouvée par les acclamations sympathiques des autres origines étrangères à notre race, au lieu de cette grande ville qui compte par ses souvenirs, par son histoire, par son commerce, au lieu de ce port immense où les vaisseaux de toutes les nations viennent apporter la richesse et la vie, on voyait alors une petite ville où nous, Canadiens, ne jouissions que des droits que nous pouvions défendre à la force de nos bras, où il n'y avait pas de place pour les faibles, où il n'y avait de sécurité pour personne, où le souffle empoisonné du fanatisme encourageait la guerre de races, un port où il n'y avait qu'un cabotage, où rien enfin ne donnait l'espoir à la génération d'alors que le centre de la patrie canadienne grandirait au point d'être un jour le centre commercial d'un pays vaste comme l'Europe.

La province de Québec était alors une fidèle image de ce qu'était notre ville, l'inertie était partout ; le peuple, mécontent du joug si lourd qui pesait sur lui, appelait de tous ses vœux des libertés qui lui échappaient comme l'horizon, lorsqu'il se croyait sur le point de les conquérir. Mais Messieurs, il y avait du cœur, de la foi, quelque part ; la vie nationale s'était réfugiée, concentrée dans les âmes ardentes de quelques patriotes qui aimaient, jusqu'à braver la prison, l'exil et l'échafaud, cette province de Québec à laquelle vous allez boire avec enthousiasme dans quelques instants.

Oh ! Messieurs, n'oublions pas en ce beau jour les hommes auxquels nous dûmes nos libertés, ces héros de nos luttes politiques, dont on peut dire avec le poète :

> Un homme à la franche parole,
> Qui n'a jamais fléchi devant aucune idole.

Tout a bien changé dans la position du Bas-Canada, grâce au régime libéral que nous ont valu les luttes de nos hommes d'Etat. Nous étions alors comme perdus dans l'immensité de notre patrie ; aujourd'hui nous sommes à l'étroit dans nos vieilles paroisses, et nous déversons le trop plein de notre population sur les provinces voisines et les Etats-

Unis, nous envahissons l'ouest du Canada. Nous sommes fixés à demeure dans plusieurs comtés d'Ontario, et si nos voisins reculent leurs frontières du côté de l'ouest, nous reculons les nôtres dans la même direction, et cela sans secousses.

Là où nous nous établissons, c'est dire que cela sera la *Province de Québec*, car nous restons là-bas, et nous sommes ici. Nos institutions, nos coutumes, nos mœurs, notre langue et notre religion forment comme un héritage, un rempart qui résiste à toutes les armes dirigées contre nous.

Permettez-moi d'exprimer ici un vœu qui, j'en suis sûr, devra se trouver dans vos cœurs, c'est que le mouvement migratoire de nos populations se dirige du côté de nos terres colonisables, qui sont si fertiles et si nombreuses, et surtout que nous aidions d'une façon efficace aux colons.

Si nous déployions dans ce but tout notre zèle, nous serions dignes de nos grands patriotes les Papineau, les Morin, les Lafontaine, les Panet, les Taché, les Cartier, les Labelle.

Messieurs, toute médaille a son revers: si j'ai dit quelques mots des gloires de la province de Québec, et si j'ai parlé de ses forces, je ne puis cacher ses côtés faibles ; si nous sommes plus nombreux, plus grands qu'en 1834, nous sommes peut-être moins forts, à cause de notre désunion, et de

la confusion qui règne dans nos rangs, c'est un point noir qui doit affliger tout bon patriote. Je ne veux pas m'y arrêter dans ce jour consacré à la joie; mais, espérons-le, il sortira de cette assemblée, qui se réunit sous le même toit des hommes qui se combattaient la veille, une idée généreuse de paix et de réconciliation.

Un grand philosophe a dit que si les torts n'étaient que d'un côté les discussions seraient bientôt terminées. Pénétrons-nous de cette pensée, et les mains se tendront les unes vers les autres comme par enchantement.

En terminant, Messieurs, il m'appartient comme à chacun de vous de faire des vœux pour la prospérité de la Province de Québec que nous aimons tant, cette patrie

Où mûrit l'héroïsme, où fleurit la gaieté,
Terre où nous respirons avec fierté.

À LA FRANCE.

Messieurs,

On me demande la santé de la France : j'accepte cette tâche avec enthousiasme, mais non sans crainte de ne pas me trouver à la hauteur d'un pareil sujet.

La France ! Messieurs, qui ne sent toutes les fibres de son cœur tressaillir et vibrer à ce seul nom, et aux souvenirs qu'il évoque ? Le nom seul ne vous paraît-il pas plus beau que tous ceux que l'on pourrait trouver ? Les six lettres dont il se compose ne semblent-elles pas avoir été combinées de manière à former un son euphonique, poétique, qui puisse entrer aussi bien dans un hymne de paix que dans un chant de guerre ? Pour elle, nos ancêtres ont combattu valeureusement, ont versé le meilleur de leur sang ; et nous trouvons dans ses glorieuses annales les noms de maints canadiens héroïques inscrits à côté de ceux des Condé et des Turenne, des Tourville et des Jean Bart.

Le drapeau qui flotte sur les citadelles d'une nation peut changer de couleur, mais rien ne saurait faire varier l'affection d'un pays pour la mère-

patrie, et la France est notre mère, mère chérie, dont nous partageons les peines comme les joies. Nous avons pris part, comme tous ses enfants, aux tristesses poignantes de l'année terrible, comme nous partageons avec eux les consolations de son relèvement glorieux.

Nous sommes Canadiens-Français, et nous sommes fiers de ce beau titre; nous appartenons à cette race, dont l'histoire n'est qu'une longue série de faits éclatants, à cette race qui a résisté si souvent et si héroïquement à l'Europe entière, à cette race qui s'est distinguée aussi bien dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, que sur les champs de bataille, à cette race que les savants honorent, que les grands cœurs de toute origine chérissent, que ses ennemis eux-mêmes respectent, à cette race enfin dont le poète a dit: Tout homme a deux pays, le sien et la France.

Je porte donc la santé de la France, Messieurs, de ce pays noble et fier qui a toujours porté haut et ferme le flambeau de la civilisation, et chez lequel les idées généreuses, le cri des opprimés, la cause de la justice et de la vérité ont toujours trouvé un puissant écho. A la France, Messieurs, qui ne nous a point oubliés, comme nous le prouvent tous les jours ses écrivains et ses journalistes, et que nous n'oublierons jamais. Vive la France !

DISCOURS POUR LA ST-JEAN-BAPTISTE. (1)

Messieurs,

Il me faudrait le concours de la poésie et de la musique pour célébrer dignement les gloires de ce jour qui réunit autour de nos bannières nationales les innombrables enfants de la patrie canadienne. Par malheur, je suis brouillé depuis longtemps avec les muses, si jamais j'ai eu des relations avec ces illustres sœurs. Il me faudrait le langage académique des princes de la littérature et de la rhétorique, et ce don des dieux n'est pas arrivé à ma portée. Quand le plateau chargé de ces mets divins passa devant moi, je m'aperçus qu'il était presque vide ; ceux que l'on avait servis les premiers avaient tout pris. Pourtant non, l'on n'avait pas tout pris ; il restait quelques bribes dont je dus m'accommoder. Cela me fit un plat modeste que je viens partager avec vous. Que voulez-vous ? si je n'ai pas sa beauté, j'ai du moins la candeur de la jolie fille qui "ne donne que ce qu'elle a." Encore une fois, je vais enlever l'encre de la

(1) Discours prononcé par l'hon. M. Chapleau, à l'occasion des Noces d'Or de la St-Jean-Baptiste, en 1884. Nous avons pris la liberté de supprimer quelques passages, pour raccourcir le discours.

plume de ceux qui s'obstinent à vouloir écrire que je ne parle pas français, je vais en faire l'aveu moi-même en vous parlant... canadien.

Oh ! de cette éloquence-là, par exemple, j'en ai ; j'en ai plein la bouche, j'en ai plein le cœur. Et comment n'en serais-je pas pénétré aujourd'hui ! Cette éloquence de l'âme tressaillant de patriotisme,

> O patrie, ineffable mystère,
> Mot sublime et terrible ! inconcevable amour !

cette éloquence, dis-je, a envahi notre grande ville. Elle y parle une langue que tout le monde comprend, que tout le monde applaudit. Et quelle thèse émouvante ! Ce n'est pas seulement une idée, toute grande qu'elle soit, que ces fêtes évoquent ; elles rappellent à nos souvenirs les pages les plus attrayantes de notre histoire. Et quelle histoire !... Parcourons-en le cycle ensemble.

C'est d'abord la période de la découverte et de l'établissement du pays ; Jacques Cartier, le hardi marin, envoyé par François 1er à la conquête d'une partie de l'héritage d'Adam qu'il ne voulait pas, disait-il, laisser seul en partage à son frère le roi d'Espagne ; c'est Frontenac, la personnification de la lutte triomphante contre l'Angleterre et les sauvages non chrétiens ; c'est la période de la fondation définitive de la colonie.

Vient ensuite la phase militante, je devrais dire la phase de notre âge héroïque, où le courage, l'audace, l'activité, la valeur personnelle suppléent au nombre.

Puis arrivent les jours de deuil de la conquête. Ici commence une lutte non moins héroïque que la précédente : c'est la lutte pour l'existence d'une poignée de colons cédés par un marché diplomatique, et que le vainqueur veut traiter en peuple conquis. Tout le génie politique de l'Angleterre, toute l'astuce et la persévérance de ses hommes d'Etat, acharnés à la réalisation d'un projet d'assimilation des races, viennent se briser contre la résistance, pendant trois quarts de siècle, des Canadiens-Français soutenus par leur foi, par leur attachement à leurs traditions, à tout ce qui les constitue une race distincte en Amérique.

Enfin vient 1834, avec Duvernay et la fondation de la Saint-Jean-Baptiste, qui se lie si intimement avec le jour que nous célébrons, et en est en quelque sorte l'aurore. C'est la réalisation d'une idée qui doit être féconde en grands résultats. Les créateurs d'institutions de ce genre ont-ils toujours la conscience de la grandeur de l'œuvre qu'ils font? On peut en douter. Ces créations sont presque toujours un fait providentiel, la résultante d'idées que la force des choses a fait naître,

et dont les évènements déterminent forcément la grandeur. Jusqu'en 1834, les Canadiens avaient lutté sans entente. Les personnalités brillantes n'avaient pas manqué ; ces chevaliers aguerris et indomptables s'étaient fait une large place dans le parlementarisme, comme les chevaliers du moyen-âge s'étaient taillé des marquisats et des duchés dans la féodalité. L'union manquait entre le peuple et ses chefs naturels, trop isolés dans leur lutte. La fondation de la Société St-Jean-Baptiste, sa constitution, son programme, appelaient le peuple à la rescousse et sanctionnaient l'union des chefs avec la masse du peuple, comme la grande charte de Jean-sans-Terre avait jadis scellé le pacte d'alliance entre les barons normands et le peuple anglais.

La fondation de la St-Jean-Baptiste ne réveillait pas l'idée nationale, puisqu'elle était restée vivace dans les cœurs, mais elle l'appelait à l'action, activait sa flamme. Plus que cela, et surtout, elle prêtait au mouvement national toute la force de l'association, cette grande arme du XIXe siécle, le point d'appui que cherchait Archimède pour soulever le monde.

De cette époque la lutte prend un nouveau caractère ; elle se poursuit avec des vicissitudes diverses, où se trouvent de faux mouvements, dont

les institutions humaines ne sont jamais exemptes ; mais l'idée féconde, l'idée de la St-Jean-Baptiste est toujours là, domine les évènements, plus forte que les hommes et les choses, et elle finit par triompher, sous l'union du Canada, avec la conquête de tous nos droits politiques, civils et religieux.

Quel contraste ! Quelle comparaison naît spontanément dans l'esprit, à la pensée de ces deux époques ! D'un côté un pays agité, réclamant ses droits, n'ayant que des perspectives sombres devant lui, cette St-Jean-Baptiste de 1834 a plus l'apparence de préparatifs au combat que l'air d'une fête. La foi seule, et une foi à soulever des montagnes d'obstacles, dut empêcher les Canadiens réunis dans les jardins de MacDonald de douter de l'avenir de leurs compatriotes. D'autres auraient pu croire alors que c'en était fait des Canadiens comme peuple appelé à jouer un rôle important dans le monde. Mais l'esprit aperçoit un autre tableau. La race opprimée de 1834 arrivée un demi-siècle plus tard au plein développement de ses droits, parfaitement assise dans la province de Québec, songeant à étendre ses rameaux ailleurs, et à rapprocher de l'arbre principal ceux que les circonstances et le va et vient des événements ont semés un peu partout chez

nos voisins. Lorsqu'on lit les journaux de l'époque et ceux du temps actuel, on mesure bien vite, dans l'ordre politique, l'étendue du chemin. Aujourd'hui nous jouissons d'une façon incontestée de plus de liberté qu'aucun peuple de l'univers. C'est à un point que nous n'y songeons plus. C'est presque un malheur, car nous sommes exposés, à défaut d'ennemis à combattre, à diriger contre nous-mêmes les coups que l'on portait alors contre une oligarchie méprisée. C'est le plus grand danger, le seul que nous courions aujourd'hui. Ah! faisons en ce jour, sur l'autel de la patrie, le vœu de ne jamais susciter ces divisions qui absorbent un temps et des efforts qui seraient bien mieux employés aux grands intérêts que nous sommes tenus de servir; qu'il n'y ait jamais parmi nous de ces gens qui se donnent pour mission

D'abattre ou d'avilir tout front qui les dépasse
Et de faire périr ce que Dieu voulait grand.

La patrie vaut bien le sacrifice de tous nos griefs, de nos plaintes, de nos ambitions, de nos préférences. A ce prix seulement nous achèterons l'avenir glorieux, que nos héros ont rêvé pour leurs enfants; à ce prix seulement nous éviterons les obstacles qui pourraient mettre en péril la destinée providentielle de notre nation. Dieu et

la patrie le veulent, tous ceux qui ont du cœur et de la foi doivent le vouloir aussi.

J'ai parlé de dangers: pour ceux qui n'ont pas comme nous confiance dans la destinée providentielle de notre peuple, il semble qu'il y a danger imminent. Nous sommes envahis de partout; les flots des peuples, qui diffèrent de nous par la langue, la religion, les mœurs, se pressent, toujours montants, toujours renouvelés, sur les rives de notre pays. N'ayons crainte, cependant; il ne tient qu'à nous de tout sauver. de vaincre tous les obstacles, d'arriver au but et d'accomplir notre destinée. Nous avons traversé la tourmente: semblables aux matelots qui montent une frêle embarcation échappée à une terrible tempête, et ont dû leur salut à la construction parfaite de leur bateau, à leur expérience de la mer, à la vigueur de leurs bras, à leur boussole, nous avons passé par de rudes bouleversements; nous pouvons en braver de plus rudes encore, si nous conservons la perfection de nos institutions, la vigueur de nos mœurs, la direction infaillible et lumineuse de notre foi.

J'ai dit tantôt que la St-Jean-Baptiste avait été la grande charte de la nation canadienne. Le jour que nous célébrons est une des grandes séances de ses Etats Généraux; c'est aussi le jour des manœuvres, au Camp de Châlons canadien.

Le jour que nous célébrons, c'est le renouvellement du baiser fraternel à nos frères des Etats-Unis. Ce que la France est à nous, nous le sommes à nos frères d'Amérique. Je ne suis pas de ceux qui regardent l'émigration comme un crime ou comme un écart de patriotisme ; l'émigrant français aux Etats-Unis, comme le colon canadien dans Ontario, est une avant-garde, un éclaireur de la grande armée d'invasion dont M. Rameau nous a prédit la victoire pour le siècle qui nous suivra. L'anglo-Saxon émigre aux Etats-Unis pour aller s'inféoder aux institutions républicaines ; il ne revient pas. Le Canadien-Français qui émigre n'a pas de plus grande ambition là-bas que de fonder une petite colonie française pour se protéger, s'aider, se souvenir ; il revient aux jours de fêtes de famille ; il reviendrait aux jours de danger de la patrie. Il reste là-bas ce qu'il est ici, français et catholique. Le travailleur canadien a joué son rôle dans la République voisine ; il a imprimé le cachet de son intelligence et de sa force aux grands travaux de l'Etat ; semblable en cela à ces glorieuses corporations ouvrières du moyen-âge, qui couvrirent le sol de l'Europe de ces monuments gigantesques qui ont servi de jalons à la marche de la civilisation, des arts et de la foi dans l'Occident.

Plus loin que la ligne 45ème, plus loin que la dernière, la plus éloignée des colonies canadiennes en Amérique, au-delà du grand Océan, se trouve un beau pays que nous n'avons pas oublié aujourd'hui : dans la recherche de nos gloires passées, dans l'épanouissement de nos joies nationales, la France occupera toujours une place royale dans nos affections. Son histoire n'est-elle pas la nôtre, jusqu'au jour où nous avons commencé l'histoire pour notre propre compte ? La France, nous y sommes attachés encore par tant de liens, que rien ne peut altérer le sentiment qui nous fait partager ses joies et ses douleurs, et vivre de sa vie. Nous ne pouvons, lorsque nous voulons caresser des rêves ambitieux, nous empêcher de penser que notre vocation en Amérique est un peu celle de la France en Europe : "Quand Dieu frappe un grand coup, c'est par la main des Francs." Voilà, Messieurs, les pages d'éloquence canadienne que j'ai lues dans le déploiement de notre fête, et que je vous ai répétées dans leur émouvante simplicité. Joyeux chant de gloire salutaire enseignement, leçon sublime que le passé nous donne pour nous guider dans l'œuvre de l'avenir ! Foi, travail, courage, union, voilà l'idée qui a présidé à la fondation de la St-Jean-Baptiste, voilà le parfum qui se dégage de la grande manifestation d'aujourd'hui, voilà la pensée féconde qui restera du jour que nous célébrons.

À L'UNION ST-JOSEPH.

Messieurs,

Si, comme les nations et les individus, les siècles prenaient une devise, le dix-neuvième siècle pourrait à bon droit adopter celle de la Belgique, celle de notre société : "L'union fait la force."

Jamais, en effet, depuis l'établissement des Communes sous le roi Louis le Gros, on n'avait aussi bien compris, et surtout aussi bien employé ce terrible lévier de l'association que dans ces derniers temps. On ne voit plus qu'associations et que confédérations : Zollverein, unions politiques, sociales ou religieuses, associations scientifiques, ouvrières, littéraires, artistiques, douanières, catholiques ou anti-catholiques, maçonniques ou anti-maçonniques.

C'est que c'est une force incalculable que l'union : ils le comprennent bien, les gouvernements actuels des vieux pays, qui tremblent aujourd'hui au seul nom de certaines de ces sociétés aux idées subversives, car ils sentent que les fondements de la famille, de la société, de la religion, sont sapés par ces formidables béliers. Grâce à Dieu, notre patrie n'en est pas arrivée à ce point, où les agitateurs de passions malsaines poussent les

déshérités de la terre aux revendications sociales à l'aide des moyens les plus violents. Nous aussi, nous comprenons, comme toutes les nations du globe, l'influence et les satisfactions que procurent les richesses, et nous ne les dédaignons pas ; mais nous voulons imiter nos pères, ces hardis pionniers qui défrichaient leurs terres au prix de fatigues et de dangers sans cesse renaissants ; nous voulons arriver à l'aisance par l'épargne et le travail, parce qu'au dessus des biens temporels, nous plaçons le bonheur promis aux justes.

En nous maintenant, nous membres de l'Union St-Joseph, sous l'égide de la loi et de la religion, nous ne cherchons dans la coopération de tous que l'amélioration de notre sort commun, par les voies de la justice et de la modération. Nous restons avant tout bons chrétiens et bons citoyens, et nous n'oublierons pas que nous avons pris pour patron de notre société le père nourricier de notre Sauveur, St-Joseph, qui travaillait de ses mains, et qui a voulu nous donner un exemple de soumission à la loi inéluctable du travail.

À LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS.

Messieurs.

Qu'ils prennent les noms de communisme, de saint-simonisme, de fouriérisme ou de positivisme, les différents systèmes socialistes n'aboutissent qu'aux échecs les plus lamentables quand ils veulent mettre leurs utopies en pratique. Vit-on jamais dans les époques les plus tourmentées de l'histoire, essais tout à la fois plus tristes et plus criminels que ceux des Jacques au moyen-âge, des Anabaptistes au XVIe siècle, des Egaux disciples de Babeuf, des Républicains démocratiques et sociaux de 1848, enfin des Communards en 1871? Rien de plus naturel : pour fonder dans ce sens quelque chose de pratique et de durable, il faut être animé d'un véritable esprit de charité pour ses semblables, et le christianisme seul pourrait engendrer une telle philanthropie. Aussi voyons-nous, avec admiration, mais sans étonnement, naître et grandir des sociétés comme celle des Artisans Canadiens-Français, de l'Union St-Joseph, des Forestiers, et mille autres. Est-ce à dire qu'elles ont atteint le *summum* des améliorations désirables? Ne pourrait-on par exemple en former

des associations de consommation ? Elles consistent, vous ne l'ignorez pas, à se cotiser pour acheter en gros les objets nécessaires à la vie ou même les matières premières d'un grand nombre d'industries ; de cette manière, on évite l'augmentation de prix que le commerce de détail fait subir aux marchandises : la société de Rochdale, en Angleterre, qui fait participer tous les acheteurs à ses bénéfices en leur attribuant des dividendes proportionnés au chiffre de leurs achats, la société Alimentaire de Grenoble, en France, ont donné jusqu'à présent les résultats les plus avantageux.

L'avenir nous dira si nous pouvons pousser plus avant dans la voie du progrès. En attendant, nous pouvons nous féliciter à bon droit des résultats acquis jusqu'à ce jour, grâce au zèle et au dévouement de nos officiers, à notre bonne organisation, à la confraternité de tous nos membres. Puissent l'union et la concorde toujours régner parmi nous !

AUX FORESTIERS.

Messieurs,

Si nous faisons abstraction du régime politique que ces termes représentent, car la politique doit toujours être bannie de cette enceinte, nous admirons la devise de la République française : "Liberté, Egalité, Fraternité," et cette maxime est synonyme de la vôtre : "Liberté, Bienveillance, Concorde."

La *liberté !* mais nous l'avons, et nullement semblable à celle des captifs du baron des Adrets. Vous connaissez l'histoire : ce seigneur huguenot, célèbre par ses cruautés, s'était emparé d'un certain nombre de catholiques ; il les fit monter sur la plate-forme de son donjon, et les força de se tuer en se jetant l'un après l'autre dans l'espace. Les malheureux prenaient du champ, s'élançaient et tombaient dans le vide ; ils pouvaient tarder de quelques instants, pour donner au terrible baron le spectacle de leurs horribles angoisses, pouvaient même manquer de courage, arrivés au bord du gouffre, et revenir sur leurs pas pour recommencer le terrible élan dans l'éternité, mais ce n'était qu'un répit, et la mort n'en était pas

moins là à guetter sa proie. Ils étaient libres de sauter ou de ne point sauter, mais était-ce là de la liberté ? Il en est ainsi de bien des peuples : ils jouissent d'une ombre de liberté, mais profitent-ils de cet avantage ? Possèdent-ils la liberté d'association, la liberté d'union, la liberté de la presse, la liberté de conscience ? Ceux même qui sont le plus favorisés sont encore moins heureux que nous, car ils sont condamnés à une des plus ennuyeuses et des plus étroites des servitudes, celle du régime militaire obligatoire pour tous. La liberté est le plus grand de tous les biens, beaucoup de penseurs l'ont dit, et nous n'avions pas besoin de l'apprendre par d'autres : nous le sentons assez, ce besoin de liberté est inné, est ancré dans l'âme humaine.

Réjouissons-nous sincèrement de ce trésor que nous possédons en commun avec tous les habitants de l'Amérique Septentrionale, mais montrons-nous en dignes, en pratiquant dans le sens le plus large du mot la *bienveillance* à l'égard de tous. Montrons-nous bienveillants pour nos amis, pour les indifférents, pour nos ennemis eux-mêmes : que notre cœur soit compatissant, et que notre main se tende toujours vers l'infortune et l'indigence. Pratiquons la bienveillance à l'égard de tous, non cette bienveillance banale, qui n'est que

de la politesse, mais cette vertu qui fait que nous aimons notre prochain comme nous-mêmes. De cette manière, nous parviendrons aisément à maintenir parmi nous la concorde, et par la concorde notre société, qui a marché jusqu'à présent à pas de géant dans la voie du succès, continuera à prospérer ; elle ne cessera pas de fleurir, et de porter au loin les fruits de la liberté, de la bienveillance et de la concorde.

AUX FORESTIERS CATHOLIQUES.

Messieurs,

Le caractère d'une société, comme celui d'un simple particulier, se dénonce par ses maximes, et votre devise à vous, Messieurs, est foncièrement chrétienne ; elle n'est pas un défi à l'état social, elle n'est pas une explosion de haine contre une religion, elle n'est pas un cri de guerre à une partie de l'humanité, non ! *Foi, Espérance et Charité*, sublime résumé de la doctrine catholique.

Honneur à vous, qui arborez aussi franchement l'étendard de vos croyances, et qui, dans un siècle de positivisme et de scepticisme, où beaucoup de chrétiens semblent, sinon rougir de la religion de-

leurs pères, du moins se défendre de la pratiquer avec zèle et dévotion, ne craignez pas de prendre pour profession de foi les trois vertus théologales. Comment ! l'on se fait gloire d'appartenir à telle famille, à tel pays ; on tient à honneur d'observer strictement les règles de la politesse, les exigences de l'étiquette, et l'on se glisse dans l'ombre pour suivre les préceptes de sa mère la Sainte Eglise !

Vous êtes chrétiens, Messieurs, et non en théorie seulement, mais en pratique. Sous l'égide de la religion vous vous êtes unis pour vous entr'aider comme doivent le faire les véritables disciples de Celui qui a dit : Aimez-vous les uns les autres. Aussi votre société prospère-t-elle, et continuera-t-elle à prospérer. C'est ce que je lui souhaite de grand cœur, et si mes souhaits pouvaient se réaliser, elle engloberait dans des temps rapprochés tous les catholiques, non de Montréal, non de la Province seulement, mais de l'univers entier.

QUELQUES MORCEAUX DE DÉCLAMATION.

LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie ;
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie.
Demi-modeste, en mots choisis
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie ;
Il monte, frappe à petits coups :
" Hé ! Monsieur, qui demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante
Qui toute en larmes se présente.
—Pourrais-je pas avoir l'honneur
De dire deux mots à Monsieur ?
—Las ! quand il vient de rendre l'âme...
—Il est mort ? —Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de Madame.
—Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !

Ce cher... ma douleur est si forte ! "
Le candidat parlant ainsi
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : " Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place."

(*Andrieux*).

LE LORD-MAIRE.

L'acteur Foote, voyageant dans la partie occidentale de l'Angleterre, s'arrêta pour dîner dans une auberge. Lorsqu'il voulut régler son compte, le maître d'hôtel lui demanda s'il était satisfait : " J'ai dîné comme personne en Angleterre, dit Foote. —Excepté le lord-maire pourtant, fit l'aubergiste avec vivacité. —Je n'en excepte personne, répondit l'acteur étonné. —Vous devez en excepter le lord-maire ! s'écria l'aubergiste en s'animant." Foote se mit en colère : " Pas même le lord-maire ! fit-il en appuyant sur chaque syllabe."

La querelle s'anima au point que l'aubergiste, qui était magistrat de session ordinaire, le fit comparaître devant le *mayor* de l'endroit : " Monsieur Foote, lui dit le vénérable magistrat, vous

saurez que c'est une habitude datant de temps immémoriaux de faire toujours, dans cette ville, une exception pour le lord-maire ; et, afin que vous n'oubliiez pas une autre fois nos coutumes, je vous condamne à un shilling d'amende, ou à cinq heures d'emprisonnement, à votre choix."

Foote exaspéré se vit dans l'obligation de payer l'amende ; il sortit de la salle en disant : "Je ne connais pas dans toute la chrétienté un plus grand fou que cet aubergiste,—excepté le lord-maire," ajouta-t-il en se tournant respectueusement du côté de Sa Seigneurie. (1)

LE VOYAGEUR ET SA MONTRE.

Un enfant de Paris tout fier de son berceau,
Mais à courir le monde occupant son jeune âge,
Avant de se mettre en voyage,
Avait réglé sa montre au cadran du château.
C'était un chef-d'œuvre impayable,
Un mouvement à nul autre pareil,
Qui, dans sa marche invariable,
Aurait défié le soleil.

(1) Nous ne pouvons nous rappeler dans quel bouquin nous avons cueilli cette anecdote.

Dans Bruxelles d'abord, mon jeune homme s'arrête:
Grâce aux lettres qu'il porte, en l'accueille, on le fête,
On l'invite de toute part ;
Mais à chaque dîner, rendez-vous ou rencontre,
En prenant l'heure de sa montre,
Il arrive toujours trop tard,
Donnant pour excuse éternelle,
Qu'il doit s'en rapporter à son bijou modèle,
Que les horloges du pays
Ont tort d'avancer sur Paris.
A Londres, c'est une autre chance :
Les cadrans retardaient, il arrivait trop tôt,
Et, s'en excusant comme un sot,
De sa montre toujours il vantait l'excellence.

" Monsieur, lui dit un vieux marin,
Sur le globe avant vous, j'ai fait bien du chemin ;
J'ai vu bien des pays, bien des mœurs en ma vie ;
Mais, sans prétendre y rien changer,
Pour bien vivre avec l'étranger,
J'ai tâché d'oublier les mœurs de ma patrie.
Vous avez, dites-vous, un instrument parfait ;
Je vous en félicite et ne vais à l'encontre ;
Mais sachez que toujours il faut régler sa montre
Sur les cadrans des pays où l'on est."

(*Viennet.*)

L'OCCASION MANQUÉE.

Maître Lambin dans son petit ménage
Aurait pu vivre heureux ; il avait deux bons bras,
Le travail ne lui manquait pas :
Mais Monsieur n'aimait pas l'ouvrage,
Il vivait donc très pauvre, en regardant souvent
De quel côté soufflait le vent.
Lambin venait un jour d'achever un long somme,
Lorsqu'une femme ailée apparait à notre homme.
C'est une déité dont le vol est si prompt,
Que sans cesse elle glisse, dans sa course incertaine,
Sur un rasoir tranchant où son pied touche à peine ;
Un toupet de cheveux, qui lui couvre le front,
Dérobe sa figure entière,
Et la déesse enfin est chauve par derrière.
"Ça ! dit-elle à Lambin, debout, vite, et suis-moi !
—Debout ! c'est bientôt dit, je veux savoir pourquoi.
—Je viens te combler de largesses.
—Est-il croyable ?—Oui, l'or va pleuvoir chez toi ;
Honneurs, dignités et richesses
Voilà ton lot. —O ciel !... et quand puis-je l'avoir ?
—A l'instant ; suis mes pas. —Mais où donc ? —Tu [vas voir.
—Une minute au moins, pour passer ma mandille,
Et je vous suis." En achevant ces mots,

Lambin fait mille tours ; à son aise il s'habille,
Il perd le temps en vains propos,
Disant à sa moitié : Vide-moi cette armoire
Pour mieux serrer mon or ; vide ce coffre aussi,
Ce soir, la poule au pot ; je prétends rire et boire,
Me voilà riche, et nargue du souci !
Lambin débite encor cent sottises pareilles,
Ne rêvant que monts et merveilles,
Et puis il part. Mais, inutile soin !
Plus de déesse ! il la cherche, il l'appelle,
Hélas ! elle est déjà bien loin.
Vainement il court après elle.
C'était l'occasion : qui la laisse échapper
Ne saurait plus la rattraper.

(*Le Bailly*).

UNE RENCONTRE AU PARADIS.

Deux ou trois jours avant Noël, le bon Dieu donnait une fête dans son paradis d'azur. Toutes les vertus y furent invitées, les vertus seules ; pas les messieurs, rien que les dames. Il vint beaucoup de vertus, des grandes et des petites. Les petites étaient plus agréables et plus charmantes que les grandes, mais toutes semblaient s'entendre fort bien et se connaître intimement.

Mais voilà que le bon Dieu remarqua deux belles dames qui semblaient ne pas se connaître. Le maître de la maison prit une de ces dames par la main, et la mena vers l'autre : " La Bienfaisance, dit-il, en désignant la première ; la Reconnaissance, ajouta-t-il en montrant l'autre."

Les deux vertus furent bien étonnées. Depuis le commencement du monde, elles se rencontraient pour la première fois.

(*Tourgueneff.*)

UNE LEÇON D'ARITHMÉTIQUE.

Un fermier, voulant faire instruire son fils, l'envoya dans le pensionnat de la ville voisine. Après y avoir passé deux ans, le jeune homme revint chez ses parents, et rentra dans la ferme, au moment où son père et sa mère se mettaient à table devant un plat de viande et un plat de légumes. Après les embrassements d'usage, le fermier dit à son fils, tandis que la mère préparait un troisième couvert : " Eh ! bien, garçon, as-tu bien employé ton temps ? Es-tu devenu savant là-bas ? —Oh ! que oui, père, répondit l'écolier avec suffisance. —Sais-tu surtout compter ? c'est là le principal. —J'étais le plus fort en arithmé-

tique, répondit encore l'enfant, et je puis vous en donner la preuve. --Voyons, dit le père. —Combien croyez-vous avoir de plats sur votre table ? —Deux, répondit le père : un plat de mouton, un autre de pommes de terre. —Eh ! bien, vous vous trompez : il y a trois plats sur votre table. —Je serais bien aise, mon fils, d'entendre ton raisonnement à l'appui de ce compte-là. —Rien de plus facile. Nous disons : plat de mouton, ça nous fait un ; plat de pommes de terre, ça nous fait deux ; j'additionne et je dis : un et deux font trois. —C'est juste, dit le fermier. Pour lors, je vais manger un plat ; ta mère, le second, et tu mangeras le troisième en récompense de ton savoir.''

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.

Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment, l'idée me vint de manquer la classe, et de prendre ma course à travers champs. Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie,

les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes, mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature, et je pensai sans m'arrêter : " Qu'est-ce qu'il y a encore ? " Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria : " Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école ! " Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables : " Un peu de silence ! "

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu, mais justement ce jour-là tout était tranquille comme un matin de dimanche.

Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez si j'étais rouge et si j'avais peur !

Eh ! bien, non. M. Hamel me regarda sans colère, et me dit très doucement : " Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allions commencer sans toi." J'enjambai le banc, et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin, et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais, ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous : le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords, qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers les pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit : « Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine. Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie ! Ma dernière leçon de français !... Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ? Il faudrait donc en rester là !... Comme je m'en voulais maintenant, du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres, que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle. Pauvre homme ! c'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je com-

prenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait: "Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit: Bah! j'ai bien le temps, j'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah! ça été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant, ces gens-là sont en droit de nous dire: Comment! vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue! Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures, pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênais pour vous donner congé?"

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide; qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison. Puis il prit une grammaire, et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller, le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passe à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle

ronde : FRANCE, ALSACE, FRANCE, ALSACE. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe, pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons* avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant : " Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? " De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire, et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez ! depuis quarante ans il était là, à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait dans

la chambre au-dessus, en train de fermer les malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même, il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le BA, BE, BI, BO, BU. Là-bas, au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe....!

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus, au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous mes fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle dans sa chaire, jamais il ne m'avait paru si grand. Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase. Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put : " VIVE LA FRANCE ! "...

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec la main, il nous faisait signe : " C'est fini... allez-vous-en."

(*Alphonse Daudet.*)

LES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Chacun fait des châteaux en Espagne ;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne,
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bèche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit... Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite ;
Un commis est ministre ; un jeune abbé, prélat ;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France,
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

. . . . . .

On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : Oh ! non ;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : "Prenez, car c'est là le meilleur."
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur !
J'achèterai d'abord une ample seigneurie...

Non, plutôt une bonne et grasse métairie ;
Oh ! oui, dans ce canton ; j'aime ce pays-ci,
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je serai peu novice,
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi ! gros fermier ! J'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir ;
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant ! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux, et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : " Voilà
Ce bon monsieur Victor." Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser, mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose,
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...
Où donc est-il ? tantôt encore je l'avais.

Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurais-je perdu ? Serait-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

(*Collin d'Harleville.*)

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa,
Voilà bien longtemps de çà :
Je venais d'entrer en ménage.

A pied, grimpant le côteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui, je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous, grand'mère,
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.

Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
—Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il, et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part : et, comme un trésor,
J'ai, depuis, gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné,
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;

On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
—Dieu vous bénira, grand'mère ;
Dieu vous bénira.

(*P. J. Béranger.*)

L'HOMME PROPRE.

(Il entre en chiquenaudant les manches et les parements de son habit).

Je n'ai pas dîné, parce que j'ai eu la bêtise d'accepter à dîner chez Oscar. Oh ! je ne dîne jamais en ville, je souffre trop ; mais la marquise des Platesbandes et sa fille devaient dîner chez Oscar. L'autre jour j'avais conquis les bonnes grâces de la marquise, en lui donnant la recette d'une eau anti-pelliculaire qui est de tradition dans ma famille.

Je dis donc à Oscar : "Elle est charmante, Mademoiselle des Platesbandes." Alors le voilà qui organise le fameux dîner de ce soir. C'est un garçon intelligent, paraît-il, mais il n'est pas...

il n'a pas l'habitude, le culte de la propreté. Moi, je n'ai pas une imagination extraordinaire, mais au moins je suis propre !

Ce matin, je m'éveille. Je pense : dîner chez Oscar. Enfin ! Je prends mon bain. Comme tous les jours, j'ai mon heure de pédicure, mon heure de manicure, ma demi-heure de coiffure du matin. Et je déjeune, quatre œufs à la coque ; j'aime ça, parce que personne ne touche les œufs en dedans. Je mange du pain fait à la mécanique... personne ne touche à la pâte : au sortir du four, on me le met dans une serviette, et on me l'apporte. Je bois de l'eau filtrée sur ma table, un petit filtre, excellent système... (Je vous donnerai l'adresse du fabricant).

Après déjeuner, je me lave les mains, je me débarbouille, je change de linge, je mets des bottines fraîches, je me relave les mains, et je sors. Je vais chez Auguste me faire brosser la tête : vous savez ?... le champoo. Je vais au champoo tous les jours, de trois à quatre heures.

Ça creuse l'estomac, le champoo, quand on n'a pris que des œufs à la coque. Je rentre donc ; je me lave les mains, je me débarbouille... (La poussière en route). Je change de linge, de costume, je mets des bottines fraîches, je me relave les mains, et je sors. Chez Auguste je me fais

donner un dernier coup de peigne, et en route ! Chez Oscar ! puisque le dîner était pour six heures.

Bonsoir, Madame, bonsoir, Oscar, bonsoir, madame la marquise, bonsoir, Mademoiselle, bonsoir tout le monde. Je demande à me laver les mains (la poussière). Dans le potage, je trouve une petite carotte nouvelle (j'aime assez les carottes) épluchée à la main ! (la main de la cuisinière !) Chez moi, on épluche les légumes à la machine, en tournant comme ça... (Je vous donnerai le nom du fabricant). Je ne touche pas au potage. On fait passer du pain, coupé à la main, sur une assiette. Je ne dis rien ; j'en prends un morceau, je le fais tomber dans ma serviette, qui était propre, c'est vrai (c'est la seule chose propre qu'il y avait à table... Ah ! si, il y avait encore la nappe, et les couteaux, qui paraissaient propres), je coupe une petite tranche en-dessus de mon pain, une petite tranche en-dessous, et je pèle la croûte tout autour. J'avais, comme ça, un petit noyau de mie assez propre (c'était du pain coupé à la mécanique, j'avais averti).

Oscar a eu l'air de remarquer mon petit travail, et il a commencé à me faire un nez. Eh ! bien, je n'ai mangé que ce bout de mie de pain. Tout ce qu'on a servi me faisait penser à la cuisinière qui avait ficelé l'aloyau, troussé le dinde, écossé

les haricots. Ça me donnait mal au cœur, rien que de voir manger tout ça aux autres. Je n'ai bu qu'un peu de bordeaux, parce qu'on le fabrique assez proprement. A Bordeaux, ils ne foulent plus le vin avec les pieds. Ils font ça à la machine...

A chaque assiette qu'on emportait pleine de devant moi, Oscar devenait de plus en plus sombre : il sentait que tout ça n'était pas propre. Oh ! j'ai eu de la patience ! mais quand j'ai vu la marquise et sa fille (sa fille !) manger des fraises des bois sans les laver, des fraises cueillies dans les bois ! (ce n'est pas propre les bois) et cueillis avec les mains... (ce n'est pas propre, les mains)... quand j'ai vu ça, je me suis levé de table, j'ai éclaté, j'ai dit à Oscar : " Non ! tu n'es pas propre, rien n'est propre chez toi, pas même les invités ! "

Oscar a pâli, s'est levé, m'a montré la porte pendant que la marquise faisait respirer un flacon à sa fille en lui disant : " Tu avais raison ! Ce Monsieur est décidément très mal élevé."

J'ai haussé les épaules, j'ai quitté la salle, j'ai demandé de quoi me laver les mains ; mais Oscar me suivait ; il m'a mis mon pardessus sur la tête, et a lancé mon chapeau sur le palier. La porte s'est fermée, et... (Un temps, plusieurs grimaces)... Mais, qu'est-ce que j'ai ? Ah ! c'est mon estomac...

Je m'en vais ; il faut que je rentre changer de bottines, me laver les mains, et manger... Manger quoi à cette heure-ci ? Ah ! bah ! encore quatre œufs à la coque, au moins personne n'y touche en dedans. Oh ! vous savez, si je pars, ce n'est pas tant la faim que... (il chiquenaude son habit), enfin ce n'est pas propre ici ! Bonsoir !

LA BÉNÉDICTION DU PAUVRE.

(Légende).

Il y a longtemps, bien longtemps, un vieux mendiant, vêtu de mauvais haillons, s'en vint demander l'aumône à la porte d'une riche fermière. Celle-ci le renvoya durement, sans même lui dire un : Dieu vous assiste, pauvre homme ! Le vieillard se retirait bien triste, quand une pauvre femme, qui demeurait près de là dans une petite cabane, et qui avait entendu comment ce malheureux vieillard avait été éconduit, le prit en pitié, l'appela, lui donna une grande jatte de lait avec du pain bis, et ne le laissa partir qu'après qu'il se fut réchauffé à un bon feu.

Le vieillard, en sortant, se tourna vers la femme hospitalière, et lui imposant les mains avec une sorte de majesté, lui dit : " Chrétienne charitable, la première chose que vous ferez demain, vous la ferez toute la journée." La bonne femme ne prit pas garde à ce propos, et alla se mettre au lit, avec la satisfaction qu'on éprouve lorsqu'on a rempli son devoir.

Le lendemain, en s'éveillant, il lui prit fantaisie de mesurer la fine batiste qu'elle avait achetée la veille pour se faire un béguin des bons jours, afin de voir si le marchand ne l'avait point trompée. Sainte Vierge ! quelle fut sa surprise en voyant l'étoffe s'allonger sous ses doigts et se rouler d'elle-même en belles et bonnes pièces de cent aunes ! Cela dura toute la journée, et quand la nuit fut venue, la chaumière en était pleine jusqu'au plancher.

Tout le village connut bientôt sa bonne fortune. Qui fut au désespoir ? Ce fut la méchante fermière. Ah ! si le mendiant revenait, comme elle le recevrait bien ! Le vieillard paraît : Dieu soit loué ! " Entrez, entrez, mon père ; c'est aujourd'hui fête, nous avons fait de bonnes tartes ; je vous donnerai une bonne grillade de jambon, et vous verrez si je m'entends à les faire. Le vieillard entra, se mit à boire et à manger comme s'il eût eu quatre

appétits à satisfaire ; après quoi il se leva, imposa les mains sur le front de son hôtesse, et dit comme la veille : "Femme, la première chose que tu feras demain, tu la feras toute la journée."

Jugez de la joie de cette femme. Elle plaça sous son chevet une bourse pleine d'écus d'or, se promettant bien, dès son réveil, de se mettre à les compter. Elle eut bien de la peine à s'endormir. Elle s'éveilla dès l'aube, et, comme elle allait mettre la main sur la bourse, une puce sauta sur son front et la mordit. Elle y porta soudain la main pour se gratter. Juste Ciel ! une seule ne suffit bientôt plus, des puces arrivaient de tout côté ; un mouvement convulsif s'empara de ses deux bras, et la voilà à se gratter sans cesse et inutilement. Quand vint la nuit, les puces sautaient, sautaient, se multipliaient de telle sorte que cette mauvaise femme fut obligée de se sauver, et depuis on ne l'a plus revue.

M. DE CRAC ET LE CAPITAINE PAMPHILE.

—Cadédis ! capitaine, la belle chose que les voyages !

—Troun de l'air ! moussu, à qui le dites-vous?

—J'ai voyagé en France, en Belgique, en Angleterre ; c'est beau, mais c'est peu drôle, et les mœurs n'y sont pas plus extraordinaires qu'une chope de bière, qu'un morceau de bifteck. Parlez-moi de l'Espagne ; c'est là le pays des fandagos, des cigarettes, et du tabac superfin ! Avez-vous jamais puisé dans une tabatière espagnole, capitaine ?

—Zamais ; ze ne prise pas, ze cique.

—Chacun son goût ; moi je prise, je fume, je chique, au point que la régie devrait me donner une pension. En Espagne, capitaine, je dépensais trois livres de tabac par jour, cinq cents cigarettes, une carotte de tabac longue d'une aune ; mais le tabac d'Espagne est si succulent, si aromatisé, si pénétrant, si parfait ! Tenez, j'ai fait dans ce pays-là une chasse aux lapins que l'on n'exécute nulle part ailleurs. Point de chiens, point de fusils, pas même de filets.

—Ze comprends, dit le gros Pamphile, on leur z'y met un grain de sel sous la queue.

—Point du tout, cadédis ! on prend sa tabatière dans sa poche, et l'on s'en va, en se promenant, la canne à la main ; on va droit au terrier, et là-bas les terriers foisonnent. Devant chaque trou de lapin, on met une pierre bien plate ; on verse sur cette pierre trois ou quatre prises de tabac, l'on se retire dans un coin, et l'on prépare sa gibecière. Le tabac commence à développer son arôme ; le lapin, réveillé par le parfum, sort tout doucement de son terrier ; il est très friand du tabac d'Espagne ; il s'approche de la pierre, et il reniffle tant et si bien que tout à coup, ahtschi ! il éternue ; en éternuant, il frappe le nez sur la pierre, et comme il a le museau très délicat, il reste mort sur le coup. Autant de pierres, autant de lapins. J'en ai pris comme cela une douzaine en moins d'un petit quart d'heure...

—Moussu, avez-vous zamais voyagé dans le Piémont ?

—Cadédis ! je l'ai parcouru dans tous les sens, en long, en large, en diagonale ; je n'y ai jamais rien trouvé d'extraordinaire.

—Troun de l'air ! c'est que vous êtes trop zeune ; tel que ze vous parle, ze suis été à Turin en 1812 ; z'ai trouvé là des restaurants comme il n'y en a guère, comme il n'y en aura jamais ; z'entre à la première cantine venue, et ze demande de quoi

lester mon navire. —Pardon, moussu, me dit le maître de la maison, c'est moi que ze vais vous servir ; mais si vous voulez bien venir par ici, nous allons faire une opération préalable. —Troun de l'air ! quelle opération ? —Ne vous effrayez point, qu'il me dit, il n'y aura point de sang répandu. Il me conduit sous un hangar où se trouvait une grande balance. Sur l'un des plateaux était un fauteuil, sur l'autre il n'y avait rien du tout. —Donnez-vous la peine de vous asseoir, me dit le coq en chef, et il me pèse comme une véritable balle de coton où comme un gros sac de café. —C'est deux cent trente-trois livres, qu'il me dit : z'étais fort et robuste alors, mais aujourd'hui les çagrins m'ont fait fondre ; ze ne pèse plus que deux cents. Ze restai dans ma balance, tranquille comme Baptiste, croyant qu'on allait m'apporter là ma ration ; mais l'aubergiste me fait descendre, et me conduit à la salle à manger. Là, ze bois, ze mange, ze mange encore : j'avais tant d'appétit alors ! Depuis, les çagrins domestiques... Enfin, c'est comme cela. Quand z'ai fini, ze demande la carte à payer. Le même moussu me reconduit à la balance, et il me repèse : c'était deux cent trente-trois livres. Moussu, qu'il me dit, c'est deux livres, à 2 francs çaque, ça fait 4 francs. Ze paye, ze me retire, et ze suis content.

Le lendemain, ze dresse mon plan de bataille : ze mets deux grosses pierres dans les poches de ma tunique, et ze me présente au restaurant. On me pèse : ze laisse passer, par politesse, l'aubergiste qui m'avait conduit ; ze file la main dans la poche, et ze me débarrasse de mes deux cailloux. Ze vais manger comme quatre, et ze me fais repeser : avant le repas, ze pesais 237, après le repas, ze pesais 234. "Moussu, dis-ze à l'aubergiste, c'est trois livres que vous me devez. —Moussu, qu'il me répond, cela est trop juste ; trois livres à 2 francs, cela fait 6 francs." Et il me donna un gros écu. Voilà comment z'ai mangé deux jours, et z'ai gagné quarante sous dans la belle ville de Turin.

—Cadédis ! capitaine, si vous me montrez un restaurant pareil, je vous donne un merle blanc.

—Moussu, montrez-moi une fois votre chasse au tabac, et troun de l'air ! je vous le zure, ze vous retrouverai l'auberge à la balance.

L'AIGUILLEUR.

Le bruit de la cornette a troublé le silence. L'enfant n'a pas bougé, pour sûr il doit dormir. On entend vaguement soupirer et gémir comme un taureau blessé : c'est la locomotive qui s'approche, entraînant dans sa course hâtive choses, bêtes et gens, comme en un tourbillon formidable et sans fin, monstre qu'un aiguillon semble avoir mis en rage, et que plus rien n'arrête. Walter court au devoir ; déjà l'aiguille est prête, l'express descend la pente, et sa vitesse croît à chaque instant du double. Or, juste en cet endroit, l'aigu sifflet fend l'air, il annonce la ville, et, dans le fond des bois, l'écho siffle servile, répercutant aussi le confus roulement, qui devient plus bruyant de moment en moment.

D'une main, l'aiguilleur nerveux tient la lentille : soudain, tournant la tête, il voit là-bas sa fille. Horrible vision ! elle accourt en riant, calme entre les deux rails où, faucheur effrayant, le convoi va passer : "Non, non, c'est impossible... ce n'est pas mon enfant, puisqu'il dort là, paisible... Je suis halluciné !... mais non... Bébé, va-t-en !... mon Dieu ! que devenir ?..."

Le monstre haletant s'avance : "Marguerite !...

ô ma fille chérie !... Sauvez-la donc, mon Dieu !...'' Mais c'est en vain qu'il crie : sa fille, en trottinant, va tranquille à la mort. L'aiguilleur, torturé par un remords, sent une brume rouge obscurcir sa cervelle, lorsqu'à ses yeux soudain un moyen se révèle : s'il aiguillait à gauche !... A gauche ?... Oh ! malheureux ! Faillir à son devoir !... non... ce serait affreux... n'a-t-il pas dans sa main le sort de mille vies ? par sa faute, peut-être elles seraient ravies ? Jamais !...'' Et, détournant les yeux, résolument sur sa fille, qui glisse et tombe en ce moment, il lance le convoi. L'express passe rapide, et l'aiguilleur s'affaisse évanoui, stupide.

Mais tandis que le train file à toute vapeur, l'enfant s'est relevée, ayant à peine eu peur. Elle court à l'endroit où gît son pauvre père, l'appelle en l'embrassant. Bientôt le charme opère ; et, baisant ce trésor qu'un miracle a sauvé, Walter dit en sanglotant : '' Mon Dieu, j'ai donc rêvé ! ''

(*Alphonse Scheler.*)

PETITE MYSTIFICATION.

Un voyageur arrivait à Zurich. Il était nuit, il pleuvait à verse, et notre homme fit de vains efforts pour trouver une voiture qui le transportât chez lui, à trois lieues de la ville. Cependant il avait donné parole à sa femme, et annoncé son retour à heure fixe : coucher à l'hôtel et repartir le lendemain, c'était jeter sa compagne en de mortelles inquiétudes. A cette pensée, ce bon cœur de mari s'emplissait de tristesse. Il fallait trouver un moyen d'éviter tout retard : J'ai mon affaire ! s'écria le voyageur après quelques minutes de méditation.

Il prit sa valise, et courut frapper à la porte du médecin : " Docteur, dit-il, je suis désolé de vous déranger à cette heure avancée de la nuit. Mais ma femme est en danger. Je vous prie, je vous supplie de vous habiller sur le champ, et de m'accompagner.

—Bien, fort bien, Monsieur, je suis à vos ordres. Demeurez-vous loin d'ici ?

—Mon Dieu, oui, à trois lieues.

—Diable ! Diable ! Enfin, vous avez une voiture ?

—Hélas ! non, docteur. J'arrive de Genève,

averti par une dépêche télégraphique, et depuis une heure que je suis sur le pavé de Zurich, je n'ai pu me procurer la plus petite brouette.

—Allons, allons, qu'à cela ne tienne. Je vais faire atteler mon cabriolet."

Le voyageur se détourna pour cacher un sourire de satisfaction et de malice. Au bout d'un quart d'heure, le cabriolet roulait sur la grand'route, et, tandis que le vent soufflait, et que la pluie tombait froide et drue, le facétieux personnage s'efforçait de charmer les ennuis du voyage par les agréments de sa conversation. De temps en temps, à travers l'ombre noire, il cherchait à reconnaître la distance parcourue. Tout-à-coup, montrant une maison isolée à cent pas du chemin :

" Pardon, docteur, dit-il, seriez-vous assez aimable pour arrêter un moment votre cheval? J'aurais un mot à dire à de braves gens que je connais ici, et qui m'ont chargé d'une petite commission." La voiture s'arrêta, il mit pied à terre : " Bien, merci ! dit-il. Je suis à vous dans deux minutes. —Bien, bien, faites vos affaires," répondit l'obligeant médecin.

Deux minutes s'écoulèrent, puis dix, puis vingt, puis quarante, et notre homme ne revenait pas : " Ah ! çà, se dit le disciple d'Esculape, voilà un gaillard qui ne se gène guère !... Lui serait-il

arrivé quelque accident ? " Il descendit sur la route, et se faisant de ses mains un porte-voix, il se mit à héler son client. Ne recevant pas de réponse, il regarda dans le cabriolet, et n'y trouva point la valise du voyageur : " Est-ce que j'aurais affaire à un mystificateur ? La plaisanterie serait mauvaise... Parbleu ! Je veux en avoir le cœur net." Il reprit les rênes et fouetta son cheval. Dix minutes après, il arriva à un village, et frappa à la porte qu'on lui avait indiquée. Un bonhomme, coiffé d'un énorme bonnet de coton, mit à la fenêtre une figure très maussade, et demanda en grognant ce qu'on lui voulait : " Je suis le docteur Bernard. Je viens visiter madame Hornu qui, m'a-t-on dit, est très souffrante. —Madame Hornu ? ce n'est pas ici. —Et pourriez-vous m'indiquer son adresse ? —Il n'y a pas de madame Hornu dans le pays."

Après cette réponse, le villageois ferma sa fenêtre en pestant contre les fâcheux, et le pauvre docteur, bien convaincu qu'on s'était joué de lui, reprit de fort mauvaise humeur le chemin de Zurich.

LE PREMIER DE L'AN.

C'est le premier de l'an ! Allégresse partout !
On s'aime, on se caresse, on s'embrasse, on se choie,
Mais le premier de l'an, pour les petits surtout
Est un jour d'ineffable joie.

Pour les enfants, la vie est un céleste accord :
Chaque nouvelle année au bonheur les invite.
A cet âge naïf on ne sait pas encor
Combien le temps s'envole vite.

Pour eux, point de soucis ; nul chagrin n'est profond ;
Ces cœurs que rien ne blesse ont en eux leur dictame,
Et pourtant, qui dira ce qui se passe au fond
Quelquefois de la petite âme ?

Je connais des parents qui, sur leur seuil joyeux,
Ayant vu s'arrêter le spectre au front livide,
Des sanglots plein la voix, des larmes plein les yeux,
Se penchent sur un berceau vide.

Le pauvre ange est parti par la mort emporté ;
Pères qui m'entendez, Dieu vous garde les vôtres !
Ils ne blasphèment pas, non, car en sa bonté,
Le Ciel leur en a donné d'autres.

Tous trois sont là groupés au milieu de monceaux
De cadeaux,—bonbons, tambours, épées,
Chevaux de bois, soldats de plomb, frêles berceaux
Où dorment de roses poupées.

Oh ! les bons cris de joie ! Oh ! la franche gaieté !
Doux échappés du ciel, que je voudrais décrire
Ce timbre d'innocence et de sérénité
Qui sonne en votre éclat de rire !

Le cœur gonflé, le père ose à peine parler,
Et tandis qu'autour d'eux le frais essaim se joue,
La pauvre mère est là, triste, et qui sent couler
Deux grosses larmes sur sa joue.

Allons, dit le premier, en couvrant de baisers
Les petits innocents à la voix de mésange,
Ces jouets sont à vous ; prenez et divisez
Entre vous trois, mes petits anges !

Or, comme l'on faisait quatre parts, étonné :
"Pour qui, dit le papa, cette autre part entière ?"
Et, levant de grands yeux : "C'est, répondit l'aîné,
Pour petit frère au cimetière !"

(*Louis Fréchette.*)

UN ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par les figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.
Soudain, un de ces vieux, dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :
" Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village,
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole."
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.
Et Pierre dit : " Il faut se montrer secourable,

Maître ! mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route ;
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase, et l'eût porté."
Mais Jésus répondit à Pierre : "En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte ;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit ;
Puis, se levant, il fit signe à Pierre, et partit.
Et, quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva,—sans deviner jamais par quel ami,—
Sa quenouille filée et son fils endormi.

(*François Coppée.*)

MOISSON D'ÉPÉES.

Dans un bourg, sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants : " Armez-vous et restez."
Un échevin, suivi de vieillards consternés, [sommes !
Lui répondit : " Hélas ! pauvres gens que nous
Les Anglais ont pris les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves."
Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria : " Venez donc, les vieux et les enfants ! "
L'homme répondit, aveuglé par les larmes :
" Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre ô bonne Jeanne d'Arc !
Mais nous n'avons plus même un couteau." La [Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et quand elle eut prié : " Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
—Je l'ai dit. —Eh bien donc, allons au cimetière."
Et la vierge, entraînant la foule tout entière,
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,

Piqua sa jument blanche et vint au champ des morts.
Or, monsieur Saint-Michel exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tom-
Faites hâtivement de deux branches coupées, [beaux
Par miracle et soudain devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du Ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance.
Alors, Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés
Répéta simplement : "Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France."

(*François Coppée.*)

LE MAGYAR.

Istvan Benko, magnat de la steppe hongroise,
Le même qui portait au pouce une turquoise
Qui pâlissait, dit-on, quand le Turc arrivait,
Prodigua follement tout le bien qu'il avait.
Ce seigneur fut vraiment magnifique, et l'on conte

Que, dans un bal champêtre, un jour, le riche comte
Vint, parmi ses vassaux, en superbes habits,
Couvert de diamants, de saphirs, de rubis
Et de lourds sequins d'or, qu'il avait, par caprice,
Mal attachés exprès au drap de sa pelisse,
Afin que, tout le temps qu'il serait à danser,
Ils tombassent par terre et qu'on pût ramasser.
Certes, les pauvres gens ne s'en firent pas faute.
Mais, quand ce fut fini, leur noble et puissant hôte
Alla droit vers un vieux qui, resté dans son coin,
S'était croisé les bras en regardant de loin, [ches,
Vrai Magyar, en manteau de laine aux larges man-
En talpack noir, et dont les deux moustaches
[blanches
Tombaient sévèrement sous un nez de vautour :
" Je voudrais te donner quelque chose à ton tour,
Père, lui dit le comte Istvan avec malice ;
Mais je n'ai plus un seul sequin sur ma pelisse.
Dis-moi : pourquoi n'as-tu voulu rien ramasser ? "
Le vieillard répondit : " Il fallait se baisser. "

(*François Coppée.*)

L'UN OU L'AUTRE.

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.
Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau,
La terreur redoublait. Derniers coups de fléau
Sur les épis ! Derniers éclairs de la tempête !
Sur Paris consterné, le sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents !
Chaque matin un homme, à figure farouche,
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête ;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait : "Présent !" à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire ;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le Girondin mourait comme le royaliste.
Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom : "Charles Leguay !"
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent ;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.

L'homme éclata de rire en disant : " J'ai le choix."
L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers ;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux [fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.
L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit : " Vous avez donc tous deux le même nom ?
—Nous sommes prêts tous deux, fit le vieillard. [—Non, non,
Dit le greffier, il faut s'expliquer, quand je parle."
Tous les deux se nommaient Leguay ; tous les deux, [Charles ;
Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.
Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés :
" Du diable si je sais qui des deux je préfère !
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire, [pas."
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend
Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas ;
L'héroïque marché fut très court à débattre :
" Marié, n'est-ce pas ?— Oui.—Combien d'enfants ? [—Quatre."
Le greffier répétait en riant : " Dépêchons !
—C'est moi qui dois mourir, dit l'officier. Mar- [chons ! "

(*François Coppée.*)

MORT DU GÉNÉRAL WALHUBERT.

Le soleil d'Austerlitz n'a pas encore lui.
Avec ses maréchaux groupés autour de lui,
Et, près de là, tenant en réserve sa garde,
Du haut d'un mamelon Napoléon regarde,
Monté sur un cheval gris aux naseaux fumants,
S'en aller, l'arme au bras, les derniers régiments
Vers la plaine déjà par d'autres occupée.
Tous l'acclament. Aux chefs saluant de l'épée,
L'Empereur fait un signe, et quand passe un drapeau,
Calme, il porte la main à son petit chapeau.
Dans cette steppe au loin par la brume obscurcie,
Tout ce qu'ont de soldats l'Autriche et la Russie
Aujourd'hui va barrer la route au conquérant.
L'heure est grave. Effrayé presque d'être si grand,
Celui qui vient dans Ulm d'écraser l'Allemagne,
Et qui, pour terminer d'un seul coup la campagne,
Veut une fois de plus, ce soir, être vainqueur,
Sent un léger frisson lui traverser le cœur.
—N'as-tu jamais aucun vertige, aigle qui planes?—
Or, comme défilait au pas le corps de Lannes,
—On en était à la brigade Walhubert,—
Le soleil, jusqu'alors de nuages couvert,
Eclaira tout à coup l'immense paysage ;
Et le grand fataliste y voyant un présage,

Et sentant que l'espoir en son cœur renaissait,
Sourit au général Walhubert qui passait.
L'obscur soldat partit, ivre de ce sourire.
La veille d'Austerlitz, on avait fait prescrire,
De peur de dégarnir les rangs, que les blessés,
Officiers ou soldats, ne fussent ramassés
Que le soir, une fois la bataille finie.
Chose affreuse ! ils devaient traîner leur agonie
Dans ce champ clos glacé par la bise du Nord,
Où la pitié viendrait seulement quand la mort
Aurait enfin cuvé sa sanglante débauche.
Le maréchal devait opérer par la gauche,
Par la route d'Olmutz, forte position
Prise par Lichtenstein et par Bagration ;
Et Walhubert servait sous lui.—Quelle tuerie !
D'abord ce fut un grand choc de cavalerie,
Et les carrés français, sur leurs quadruples fronts,
Eurent à repousser quatre-vingts escadrons ;
Puis Kellermann, sabrant, nous fit la place nette ;
Et nos vieux régiments, croisant la baïonnette,
Marchèrent, les tambours devant, l'aigle au milieu,
Vers Pratzen, où tonnaient trente bouches à feu.
Quand ces grands mouvements sous le canon s'o-
[pèrent,
C'est horrible ! Combien de braves gens tombèrent
Dans cette plaine où rêve aujourd'hui le berger !
Castex, le colonel du treizième léger,

Un officier superbe et de très haute taille,
Fut frappé d'une balle au front, et la mitraille
Enleva d'un seul coup un groupe de tambours.
N'importe! Sur Pratzen, dont brûlaient les fau-
[bourgs,
Et dont les grenadiers du czar gardaient l'entrée,
Nos petits fantassins, en colonne serrée,
S'avançaient lentement, commandés par Suchet :
Et, dans cet ouragan formidable, on marchait :
—Car, pour vaincre, il fallait prendre cette bour-
Ce fut à Walhubert d'enlever sa brigade, [gade,
A Walhubert, à qui l'Empereur a souri !
" En avant ! " commanda le héros. A ce cri,
D'un effort furieux ses bataillons partirent ;
Et par un feu nourri les Russes répondirent ;
Et comme Walhubert, joyeux, caracolait,
Poitrine au vent et sabre à la main, un boulet
Le jeta sur le sol, la cuisse fracassée.
La colonne d'attaque était trop bien lancée :
Elle ne cessa pas pour si peu de courir,
Mais, comme des soldats venaient le secourir,
L'intrépide blessé les écarta d'un signe,
Et dit sévèrement : " Eh ! bien, et la consigne !
Qu'on me prenne un drapeau russe pour mon linceul!
Grenadiers, à vos rangs !... Je peux mourir tout
[seul !..."

(*François Coppée.*)

LA VEILLÉE.

Dès que son fiancé fut parti pour la guerre,
Sans larmes dans les yeux ni désespoir vulgaire,
Irène de Grandfief, la noble et pure enfant,
Revêtit les habits qu'elle avait au couvent,
La robe noire avec l'étroite pèlerine
Et la petite croix d'argent sur la poitrine.
Elle ôta ses bijoux, ferma son piano,
Et, gardant seulement à son doigt cet anneau,
Seul souvenir du soir de printemps où, ravie,
Au vicomte Roger elle engagea sa vie,
Aveugle à ce qu'on fait et sourde à ce qu'on dit,
Près du foyer, stoïque et pâle, elle attendit.

Roger, quand il connut la première défaite, [fête,
Comme un heureux qu'on trouble au milieu d'une
Soupira, mais agit en homme brave et prompt.
Prenant congé d'Irène, et coupant sur son front
Une boucle de fins cheveux, il l'avait mise
Dans un médaillon d'or porté sous la chemise ;
Puis, sans qu'on le retînt ni qu'on le retardât,
Il s'était engagé comme simple soldat.

On sait trop ce que fut cette guerre.

Impassible
Et de l'absent aimé parlant le moins possible,
Irène, tous les jours, à l'heure où le piéton
Descendait, sac au dos, la route du canton,
Le regardait venir, assise à la fenêtre ;
Et lorsqu'il s'éloignait sans déposer la lettre,
Elle étouffait un long sanglot ; et c'était tout.

Le vicomte écrivait ; et, jusqu'au milieu d'août,
Irène n'eut pas l'âme encor trop alarmée.
Enfin il fut bloqué dans Metz avec l'armée ;
Et sachant seulement d'un fuyard de là-bas
Qu'il n'avait point péri dans les premiers combats,
Irène, devant tous, domptant ses pleurs rebelles,
Eut le courage alors de vivre sans nouvelles.
On la vit devenir plus pieuse qu'avant ;
Elle passait sa vie à l'église ; et souvent
Elle allait visiter les pauvres du village,
Parlant plus longuement et donnant davantage
A ceux dont les enfants par la guerre étaient pris.

C'était le temps affreux du siège de Paris ;
Gagnant toute la France ainsi qu'une gangrène,
L'invasion touchait presque au château d'Irène ;
Des uhlans fourrageaient dans le pays voisin.
Le curé de l'endroit et le vieux médecin
Avaient beau, chaque soir, au foyer de famille,

Ne parler que de mort devant la jeune fille,
Elle n'avait au cœur aucun pressentiment.
— Roger était à Metz avec son régiment ;
A sa dernière lettre il était sans blessure ;
Il vivait, il devait vivre ; elle en était sûre.
—Et, forte de l'espoir des fidèles amours,
Le chapelet aux doigts, elle attendait toujours.

II

Un matin, elle fut en sursaut réveillée ;
Là-bas, au bout du parc, sous l'épaisse feuillée,
Des coups de feu pressés annonçaient l'ennemi.
La noble enfant rougit d'abord d'avoir frémi ;
Elle voulait, ainsi que Roger, être brave.
Comme s'il ne se fût rien passé de plus grave,
Calme, elle s'habilla, puis, ayant achevé
Sa prière du jour sans omettre un *Ave*,
Descendit au salon, le sourire à la bouche.
Ce n'était presque rien, une simple escarmouche ;
Des soldats bavarois, venus en éclaireurs
Et brusquement surpris par quelques francs-tireurs,
S'enfuyaient. Tout, au loin, rentrait dans le silence.

"Il faudrait établir, dit-elle, une ambulance."

En effet, on avait justement ramassé
Sur le lieu du combat, un officier blessé,
Un Bavarois, le cou traversé d'une balle ;
Et quand on apporta ce grand jeune homme pâle,
Les yeux clos, et saignant sur un vieux matelas,
Sans trembler d'un frisson, sans pousser un hélas,
Irène le fit mettre avec sollicitude
Dans la chambre où Roger demeurait d'habitude,
Quand, pour faire sa cour, il venait au château.
Elle porta dehors la veste et le manteau [malade,
Tout noirs de sang, pendant qu'on couchait le
Gronda le vieux valet qui prenait l'air maussade
Et qui ne montrait pas assez d'empressement,
Et, quand le docteur fit le premier pansement,
L'assista de ses mains ainsi qu'une sœur grise.
Enfin quand, le regard tout rempli de surprise
Et de reconnaissance heureuse, le blessé
Se fut parmi les doux oreillers affaissé,
Elle s'assit devant cette tête assoupie,
Demanda du vieux linge et fit de la charpie.
—C'était ainsi qu'Irène entendait le devoir.

Le soir du même jour, le docteur vint revoir
Son malade, et faisant étrangement la moue,
Il dit entre ses dents : "Oui ! le sang à la joue,
Le pouls trop vif... Allons ! une mauvaise nuit...
La fièvre, le délire et tout ce qui s'ensuit !

—Mourra-t-il ? dit Irène, un frisson sur la lèvre.
—Qui sait ? Je vais tâcher de couper cette fièvre.
Cette formule-ci souvent a du succès.
Mais il faut que quelqu'un observe les accès,
Le veille jusqu'au jour et le soigne avec zèle.—
Je suis prête, docteur. —Non pas, mademoiselle.
L'un de vos gens peut l[illegible]...—Non, docteur, car [Roger
Peut-être est prisonnier, malade, à l'étranger.
S'il lui fallait les soins que ce blessé demande,
Je voudrais qu'il les eût des mains d'une Allemande.
—Soit ! dit le vieux docteur en lui tendant la main.
Vous allez donc veiller ici jusqu'à demain.
Il suffit d'un accès de fièvre pour qu'il meure ;
Donnez la potion de quart d'heure en quart d'heure
Au jour je reviendrai pour juger de l'effet."

Puis il partit, laissant Irène à ce chevet.

III

Elle était là, depuis une minute à peine,
Lorsque le Bavarois, se tournant vers Irène,
Et sur la jeune fille ouvrant l'œil à demi :
"Ce médecin, dit-il, me croyait endormi ;
Mais j'ai tout entendu. Merci, mademoiselle,

Merci du fond du cœur, moins pour moi que pour
[celle
A qui vous me rendrez et qui m'attend là-bas ! ''
Elle lui répondit : ''Ne vous agitez pas,
Dormez. C'est du repos que dépend votre vie.
—Non, reprit-il, il faut d'abord que je confie
Le secret que j'ai là, car la mort peut venir,
J'ai fait une promesse, et je veux la tenir.

—Parlez donc, dit Irène, et soulagez votre âme.

—La guerre... Non, la guerre est une chose infâme !
C'était le mois dernier, sous Metz... J'eus le malheur
De tuer un Français...''

Pour cacher sa pâleur,
Irène de la lampe abaissa la lumière.

Il reprit : ''Nous allions surprendre une chaumière
Où les vôtres s'étaient fortifiés. Ce fut
Comme font les chasseurs quand ils vont à l'affût.
Vers le poste français, par une nuit très sombre,
L'arme prête, muets, nous nous glissons en nombre
Le long de peupliers disposés en rideaux.
J'enfonce, le premier, mon sabre dans le dos
Du soldat qui faisait sentinelle à la porte ;
Il tombe sans avoir même crié main-forte ;
Nous prenons la masure, et tout est massacré ! ''

Irène se cacha les yeux.

"Tout effaré
Du combat, je sortais de ce lieu de carnage,
Quand la lune soudain déchirant un nuage
Me fit voir, éclairé de son pâle reflet,
Un soldat se tordant à terre et qui râlait,
Le soldat que mon sabre avait percé, le même !
Me sentant pris pour lui d'une pitié suprême,
Je me mis à genoux, voulant le secourir ;
Mais il me dit: "Il est trop tard... Je vais mourir.
Vous êtes officier... gentilhomme, peut-être ?...
—Oui. Que puis-je pour vous? —Seulement me pro-
De renvoyer ceci, dit-il, en saisissant [mettre
Un médaillon caché dans sa poitrine en sang,
A..." Mais son dernier souffle emporta sa pensée :
Le nom de son amante ou de sa fiancée
Par le pauvre Français ne fut pas achevé.
En voyant un blason sur le bijou gravé,
Je l'emportai, gardant pour plus tard l'espérance
De découvrir parmi la noblesse de France
La femme à qui revient ce legs du soldat mort.
Le voici, gardez-le ; mais jurez-moi d'abord,
Si la mort ne doit pas ici me faire grâce,
Que vous accomplirez ce devoir à ma place."

Et, sur le médaillon offert par l'étranger,
Irène reconnut le blason de Roger.

Alors, le cœur tordu d'une douleur mortelle :
" Je le jure, Monsieur. Dormez en paix ! " dit-elle.

IV

Le blessé, soulagé d'avoir fait cet aveu,
S'est assoupi. Le sein palpitant, l'œil en feu,
Irène près de lui reste debout, sans larmes.

Oui, son amant est mort. Ce sont bien là ses armes,
C'est bien là son blason aussi fameux qu'ancien,
Et le sang qui noircit ce bijou, c'est le sien !
Ce n'est pas d'une mort héroïque et guerrière
Qu'a succombé Roger, mais frappé par derrière,
Sans pouvoir appeler ses amis, sans crier ;
Et cet homme qui dort là, c'est son meurtrier !
C'est bien son meurtrier ; il s'est vanté de l'être,
D'avoir frappé Roger dans le dos comme un traître ;
Et maintenant il dort son lourd sommeil épais,
Et c'est à lui qu'Irène a dit : " Dormez en paix ! "
Et comme une suprême et cruelle ironie,
Elle doit de ce front écarter l'agonie,
Rester à ce chevet jusqu'au soleil levant,
Comme une bonne mère auprès de son enfant ;
Elle doit lui verser de quart d'heure en quart d'heure
Le remède prescrit pour empêcher qu'il meure :
Cet homme y compte bien ; il repose, abrité

Sous le toit protecteur de l'hospitalité ;
Le flacon qui contient sa vie est sur la table ;
Il attend !... N'est-ce pas que c'est épouvantable ?

Quoi ! lorsqu'elle se sent lentement envahir
Par tout ce que contient d'affreux le mot *haïr*,
Lorsque gronde en son sein la colère terrible
Qui dirige le bras de Jahel, dans la Bible,
Quand elle cloue au sol le front de Sisarah,
Cet Allemand maudit, elle le sauvera !
Allons donc ! On n'est pas à ce point généreuse !
Quand elle cède presque à la pensée affreuse,
A l'atroce désir de tirer du fourreau
Le sabre avec lequel a frappé ce bourreau,
Et dont brille en un coin le lourd pommeau de cuivre,
Pour obéir aux vains préjugés et pour suivre
On ne sait quel devoir et quel respect humain,
Elle-même mettra dans cette horrible main
Par qui toute sa joie ici-bas fut ravie,
Le repos, le sommeil, la guérison, la vie !
Jamais ! Cette fiole, elle va la briser,
Mais non, c'est inutile. Elle n'a qu'à laisser
S'accomplir le destin ; pour servir sa vengeance,
Il semble qu'avec elle il soit d'intelligence ;
Ce malade, elle n'a qu'à le laisser mourir....
Oui, le remède est là qui pourrait le guérir,
Mais ne peut-elle pas s'être une heure endormie ?

Puis elle fond en pleurs et s'écrie : " Infamie ! "

Et la lutte durait encor, quand l'Allemand,
Tiré de son sommeil par un gémissement,
S'agita dans un rêve, et, fiévreux, dit : " A boire ! "

Irène alors leva vers le vieux Christ d'ivoire
Suspendu sur le mur, à la tête du lit,
Un sublime regard de martyre, et pâlit,
Puis, l'œil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,
Versa le contenu du flacon dans un verre,
Et délicatement fit boire le blessé.

Seigneur, vous avez vu, seul, ce qui s'est passé
Au chevet de ce lit, dans ces heures funèbres,
Lorsque l'Esprit du mal parla dans ces ténèbres,
Vous qui fûtes conduit au désert par Satan
Et n'avez qu'à la fin pu lui dire : " Va-t-en ! "
Vous pardonniez, Seigneur, à cette âme tentée.
Lorsque l'épreuve enfin fut par elle acceptée,
Vous seul étiez témoin et vous seul approuviez !
Vous souvenant alors du Mont des Oliviers,
Où frémissant devant l'approche du supplice,
Vous disiez : " O mon Père, éloignez ce calice ! "
Vous avez eu pitié de ce cœur trop puni,
Seigneur, et je suis sûr que vous avez béni !

V.

Mais quand le médecin, qui revint vers l'aurore,
La vit près du blessé, le faisant boire encore,
Et soutenant le verre avec ses doigts tremblants,
Il s'aperçut qu'Irène avait les cheveux blancs.

(*François Coppée.*)

PENSÉES POUR ALBUM.

Dans notre siècle de civilisation avancée, on a conservé ou inventé plusieurs petits tourments de société : à la fin d'un excellent dîner, au moment où vous allez vous laisser aller au charme d'une tranquille digestion, vous entendez tout à coup la trompette du jugement dernier : M. X... voudra bien porter la santé des dames, ou celle de sa voisine, ou celle du Grand Turc. Vous finissez une visite agréable ou désagréable, il n'importe, mais dans laquelle vous avez déployé vos

grâces et dont vous vous êtes tiré avec honneur, vous êtes content de vous et des autres ; soudain, au moment où vous allez saisir votre chapeau pour aller respirer l'air frais du dehors, le spectre de Banquo vous apparaît sous la forme d'un cahier d'autographes, dans lequel il faudra bon gré, mal gré, que vous soyez bien disposé ou non, inscrire une pensée plate ou distinguée, aimable ou acidulée, fine ou idiote. C'est pour venir en aide aux infortunées victimes de ce guet-apens que nous avons relevé les pensées, maximes et aphorismes qui suivent, et qui sont tirés de La Rochefoucauld, Châteaubriand, Arsène Houssaye, Disraëli, A. Dumas, l'abbé Roux, Comtesse Dash, Père Didon, Maxime du Camp, Beaumarchais, La Bruyère, Voltaire, Melle Aug. Coupey, etc.

C'est agréable d'avoir de l'esprit : on a toujours quelque bêtise à dire.

Certains désappointements en amour causent l'impression douloureuse qui suit un désastre public.

Un amant est heureux de voir la dame de ses pensées, mais que ne donnerait-il pas souvent pour voir les pensées de sa dame !

Un Juif pèse dans la même balance les bagues d'amour et les casseroles.

Bonne femme, bon ami, bon melon,
Il n'en est pas à foison.

Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est "sauve qui peut."

Malheur à l'homme qui n'a pas un certain fonds de candeur et de confiance, dût-il être dupe !

Les trois vertus théologales sont trois femmes. Pourtant il y a un huitième péché capital, c'est la femme.

Parmi les bêtes domestiques, la plus à craindre est la femme médisante.

Si tu veux vivre en paix
Vois, écoute et te tais.

Quand on est jeune il n'est pas temps de se marier ; quand on est vieux, il n'est plus temps. Dans l'intervalle, on réfléchit.

Les chiens, comme les hommes, sont souvent punis de leur fidélité.

Le bonheur est quelque part, mais on n'y va jamais. On croit qu'on en est revenu.

Celui qui dit : Je m'ennuie, ne s'aperçoit pas qu'il dit précisément : Je suis, pour moi-même, une sotte et ennuyeuse compagnie.

Il est plus héroïque de vivre de son chagrin que d'en mourir.

Il faut toujours laisser s'écouler la nuit sur l'injure de la veille.

Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

En amour, on devient quelquefois un ; en amitié, on reste toujours deux.

Le désir de plaire naît chez les femmes avant le besoin d'aimer.

La sensation nerveuse qu'on appelle le cœur se perd, comme la timidité, par l'usage du monde.

Il n'y a point de richesse plus grande que celle de la santé, ni de plaisir égal à la joie du cœur.

Une femme mariée est une lettre parvenue à son adresse ; une demoiselle est une lettre non envoyée ; une vieille fille est une lettre oubliée poste restante.

Portons notre cœur le long de la vie, comme

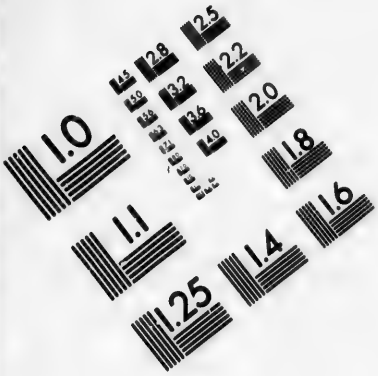
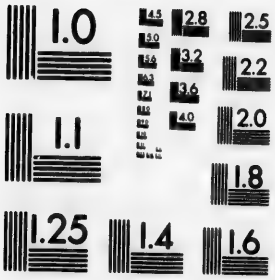
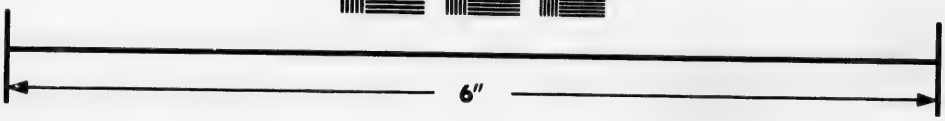
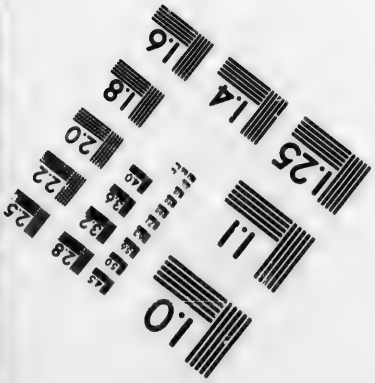
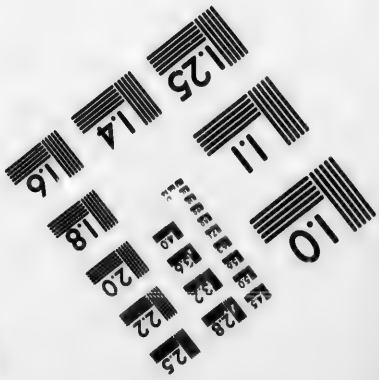


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

nous porterions un flambeau, en tenant la main tout autour, de peur que les vents ne l'éteignent.

Qu'est-ce que l'expérience ? Une pauvre petite cabane construite avec les débris de ces palais d'or et de marbre appelés nos illusions.

Rien n'assure mieux le repos du cœur que le travail de l'esprit.

L'expérience apprend à se défier de tout, et de soi, plus que du reste.

J'aime mieux connaître le caractère de ma fiancée, que la distance de la terre à la lune.

Aimer savoir est humain, savoir aimer est divin.

Ne dites aucun bien de vous, on se méfierait ; ne dites de vous aucun mal, on vous prendrait au mot.

Quand une veuve se remarie, le premier mari est souvent regretté par le second.

Entre la femme et la fleur, il y a de singuliers rapports : la femme et la fleur, ayant de pareilles puissances, bienveillantes ou malsaines, d'enivrement, de séduction, de consolation, de danger, d'admiration et d'amour.

Quand l'amour n'existe pas dans le mariage, le contrat est signé par un faussaire.

La démangeaison de parler fait plus de traîtres que la perfidie.

La brutalité est la franchise des imbéciles.

L'amitié d'une femme est, à son amour, ce qu'un cataplasme est à un sinapisme.

Il y a des femmes qui sont comme les nèfles et qui deviennent meilleures en vieillissant.

La colère chez les bons cœurs n'est qu'un pressant besoin de pardonner.

Les gens qui savent peu parlent beaucoup; les gens qui savent beaucoup parlent peu.

Celui qui souffle le feu s'expose à être brûlé par les étincelles.

L'illusion ouvre les portes du mariage, et la déception les referme.

On apprend à aimer comme on apprend à parler, par l'exercice constant de cette noble faculté du cœur.

Les vieilles amitiés sont les dernières fleurs de la vie : heureux qui les cueille.

La vie est une suite d'expériences, dont la dernière, la mort, est la seule concluante.

Quand on n'a plus d'illusions, on a vécu.

Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

Le voyage est à la vie ordinaire, ce qu'un sac de nuit est à une armoire : la vie s'y entasse.

La coquette est comme l'ombre : suivez-la, elle vous fuit ; fuyez-la, elle vous suit.

Les hommes sont comme les statues, il faut les voir en place.

Celui qui ne veut pas quand il le peut, ne pourra pas quand il voudra.

La beauté est une lettre de recommandation, dont le crédit n'a pas de durée.

La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller.

Un imbécile ne pourrait cesser d'être un imbécile que le jour où il reconnaîtrait qu'il est un imbécile. Or, comme pour reconnaître qu'il est un imbécile, il faudrait d'abord ne pas être un imbécile, il est évident qu'un imbécile ne pourra jamais cesser d'être imbécile.

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage.

Regardez les compliments comme de charmants bibelots d'étagère, agréables à recevoir, mais sans valeur aucune.

Quand une femme fait un serment, c'est que le mensonge en vaut la peine.

Il est naturel à l'homme d'aimer la liberté, mais il faut croire que rien ne lui est plus difficile que la comprendre, car nous le voyons presque toujours la chercher où elle n'est pas.

Les plaisirs sont des virgules qui séparent nos douleurs.

L'amitié repose sur le désintéressement et sur la vérité.

Le but de la musique étant de nous faire rêver, il n'est pas étonnant qu'elle commence d'abord par nous endormir.

La jeunesse, la beauté, la fortune ont un terme : l'amabilité n'en a pas.

La musique est le plus coûteux de tous les bruits.

Le meilleur moyen d'être trompé, c'est de se croire plus fin que les autres.

Avec les femmes, il ne faut jamais compter sans le caprice.

Le caprice, entre deux amants, c'est le bout de l'oreille de l'ennui.

La timidité se compose du désir de plaire, et de la crainte de ne pas réussir.

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient dont parlent les voyageurs, qui ne se conserve que dans des vases d'or ; elle parfume les grandes âmes, et s'aigrit dans les petites.

On dit que la vengeance est le plaisir des dieux. Il n'y a rien d'impossible : c'étaient généralement de mauvais drôles.

La vérité est comme une graine imperceptible ; elle vole dans l'air, et va tomber on ne sait où. On l'enterre sous un tas de fumier ; un beau jour, elle en sort comme un brin d'herbe. Un passant la remarque, s'en empare, et la montre à tout l'univers.

Dès qu'il s'agit de rendre service, il faut songer que la vie est courte, et qu'il n'y a pas un moment à perdre.

La société serait une chose charmante, si on s'intéressait les uns aux autres.

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls, ils sont le fléau des gens occupés.

Les traits de la médisance et de la calomnie sont acérés par les deux bouts ; ils blessent souvent la main qui les enfonce.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable ; ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

La fierté du cœur est l'attribut des honnêtes gens ; la fierté des manières est celle des sots.

Les cerises rougissent quand elles sont mûres ; à ce moment, il y a longtemps que certaines femmes ne rougissent plus.

L'amour est une fleur qui ne fleurit qu'une fois.

Les blessures faites par les indifférents ne laissent pas de cicatrice.

Tout être aimé qui n'est pas heureux paraît ingrat.

Les gens légers prennent les choses légères au sérieux.

Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter ; d'autres, où l'on est bête malgré soi.

On n'a pas deux fortes convictions dans sa vie. Les esprits ardents gardent leur premier enthousiasme, et les cœurs généreux ne se donnent bien qu'une fois.

L'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui ; car notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir.

Lorsque le cœur chante, c'est toujours un refrain.

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent toujours payer leur écot.

Il y a trois sortes d'amis : ceux que nous aimons, ceux qui ne nous aiment pas, et ceux qui nous détestent.

Le plus lucratif de tous les commerces serait d'acheter les gens ce qu'ils valent, et de pouvoir les revendre ce qu'ils s'estiment.

Chercher à briller, c'est s'occuper de soi ; chercher à plaire, c'est s'occuper des autres.

Les femmes excellent dans l'art d'envelopper de velours la fine pointe d'une ironie, ou la griffe acérée d'un sous entendu cruel.

Songe longtemps avant que de promettre ;
Mais si tu as quelque chose promis,
Quoi que ce soit, et fût-ce aux ennemis,
De l'accomplir en devoir te faut mettre.

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtissant, travaillant, ruminant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

Ne nous lassons pas de jeter sur notre route des

semences de bienveillance et de sympathie. Sans doute, il en périra beaucoup; mais, s'il en est une seule qui lève, elle embaumera notre route, et réjouira nos yeux. (*Mme Swetchine.*)

En me voyant maintenant, vous ne me reconnaîtriez pas, et vous demanderiez encore: Où est le cousin qui rit? Voilà ce que c'est de s'éloigner de vous; on s'ennuie, on devient maussade, on vieillit d'un siècle par an. Pour être heureux, il faut ou ne pas vous connaître, ou ne jamais vous quitter. (*P. L. Courier.*)

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs,
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

(*La Fontaine.*)

FIN.

ERRATA —PAGE 7, lire coutume générale an lieu de coutume consacrée.

PAGE 8, lire politesse au lieu de politesse élémentaire.

TABLE DES MATIÈRES.

I. Des Lettres 8
II. Formules Finales les plus Usitées 9
III. Conseils sur l'Art Épistolaire 12
Lettres d'affaires 12
" de recommandation 12
" de demande 12
" de remerciement. 13
" de conseils 13
" de reproches 13
" de félicitation 14
" d'excuses. 14
" de bonne année 14
" de condoléance 15
IV. Lettres pour le Jour de l'An. 16
Un fils ou une fille à son père et à sa mère, ou un neveu ou nièce à son oncle et à sa tante . . . 17
Autre 17
Autre d'un fils plus âgé 17
D'un jeune enfant à ses parents. 19
Autre 20
Autre extrêmement simple. 20
Réponse d'un père et d'une mère à leur fils . . . 21
Autre réponse à un jeune enfant 21
Autre réponse à un fils plus âgé 22
Lettre d'une fille à sa mère 23
Lettre à un oncle et à une tante 24
A un bienfaiteur 25
26

Réponse à la lettre précédente 27
A un tuteur 28
A une personne à laquelle on doit des égards . . 29
A un professeur ou une institutrice 29
Un jeune homme à une jeune fille qu'il aime et qui ne l'aime pas 31
Un cavalier à sa blonde 32
Réponse 33
Poésie. Un enfant à ses parents 34
Autre 34
V. Lettres d'Amour 35
Déclaration 36
Autre 37
VI. Lettres d'Invitation.
Invitation à dîner 39
Autre 39
Autre 39
Autre 40
Invitation à un thé 40
Invitation à une soirée 40
Invitation à un bal 40
Réponses 41
Autre 41
Autre 41
VII. Lettres de Faire Part.
Pour mariage 42
Pour invitation au mariage 42
Pour décès 42
Invitation à un enterrement 43
VIII. Lettres d'Affaires.
Offre de services 44
Pour entrer en relations avec un fabricant 44

Avis d'expédition 45
Lettre d'avis pour une traite 45
Lettre de crédit 46
Pour demander à emprunter de l'argent 47
Autre d'un négociant à un ami 48
Réponse pour exprimer un refus d'argent 48
A un ami, pour obtenir par son intermédiaire quelque faveur auprès d'une personne haut placée. . 49
Pour demander une place 50
Un employé à son patron pour lui demander une augmentation de salaire 51
Lettre de remerciement pour un service rendu . . 52
Pour demander à rentrer dans une place qu'on vient de perdre 53
A un ministre, pour demander la prompte expédition d'une affaire 54
Pour obtenir d'un ministre le paiement de travaux exécutés pour son Département 55
Pétition pour demander un emploi 56

IX. Lettres de Félicitation, de Recommandation, etc.

Lettre de félicitation 57
Pour recommander un voyageur 57
Lettre de recommandation 58
Autre plus pressante 59
Pour demander la main d'une jeune personne . . . 59

X. Lettres de Condoléance.

A une dame sur la mort de son mari 61
A un fils qui vient de perdre son père 62
A un parent dont la femme ou la mère vient de mourir 63
Réponse à une lettre de condoléance 65

XI. ADRESSES.

A un ami, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance 66
A un père (ou une mère) à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance 68
Des employés à un patron 69
Réponse d'un patron à ses employés 70
Réunion d'amis 72
A un vieux garçon à l'occasion de son mariage . . 73
A la santé des mariés 74
Vingt-cinquième (ou cinquantième) anniversaire du mariage 76
Réponse à une adresse quelconque 78
Discours lu par un enfant à une distribution de prix 79
Autre discours pour distribution de prix 81
Au curé d'une paroisse, la veille de Noël 83
A un prêtre, à l'occasion de son élévation à un évêché 85
Les enfants d'une école, à leur Curé de retour d'un voyage 88
Au Directeur spirituel d'une maison d'éducation, à l'occasion de son départ 89

XII. DISCOURS, TOASTS, ETC

Santé aux Dames 91
Autre santé aux Dames 94
Autre santé aux Dames 97
Santé à la Presse 98
A la Province de Québec 100
A la France 105
Discours pour la St-Jean-Baptiste 107
A la Société de l'Union St-Joseph 116
A la Société des Artisans-Français 118

A la Société des Forestiers Indépendants 120
A la Société des Forestiers Catholiques 122
XIII. Quelques Morceaux de Déclamation . . 124
La visite académique 124
Le lord-maire 125
Le voyageur et sa montre 126
L'occasion manquée 128
Une rencontre au Paradis 129
Une leçon d'arithmétique 130
Récit d'un petit Alsacien 131
Les châteaux en Espagne 139
Les souvenirs du Peuple 141
L'homme propre 144
La bénédiction du pauvre 148
M. de Crac et le capitaine Pamphile 151
L'aiguilleur 155
Petite mystification 157
Le premier de l'an 160
Un Evangile 162
Moisson d'épées 164
Le Magyar 165
L'un ou l'autre 167
Mort du Général Walhubert 169
La veillée 172
XIV. Pensées pour Album 182
Table des Matières 195